

LE MÉDECIN DES ENFANTS

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET A. DENNERY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 25 OCTOBRE 1855.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LUCIEN LEMONIER, jeune premier rôle........	MM. LAFERRIÈRE.
DELORMEL, premier rôle	BIGNON.
JÉROME, emploi de M. Bouffé................	P. MÉNIER.
FRÉDÉRIC, premier amoureux.................	FEBVRE.
FRANÇOIS, domestique.......................	FÉPIN.
JÉROME, jardinier..........................	JOSSE.
RÉNÉ, domestique de Lucien.................	COSTE.
JOSEPH, domestique de M. Delormel..........	M. TH[illegible]
LOUISE, jeune premier rôl..................	Mmes COURTE[illegible]
LUCILE, jeune première.....................	AUGUST[illegible]
TOINETTE, soubrette........................	LEBCTE[illegible]
JEANNE, servante...........................	HÉLOISE.
MARIANNE, paysanne.........................	MARIE.

Les deux premiers actes en 1789, les trois derniers en 1803.

ACTE I.

L'entrée du village de Jeurre. — A gauche du spectateur, au premier plan, un chalet. — Sur le partie faisant face au public, une fenêtre fermée par une jalousie. —A droite, une maisonnette dont le rez-de-chaussée forme boutique. — Au fond, une vue des Alpes.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOINETTE, JEANNE; puis MARIANNE, JÉROME, DELORMEL et JOSEPH.

TOINETTE, sortant de sa boutique.

Eh! Fillette! Fillette! seras-tu bientôt réveillée, donc?

JEANNE, entrant.

Me voilà, madame.

TOINETTE.

Allons, ouvre vite la boutique.

JEANNE.

Oui, madame.

TOINETTE.

Il fait aujourd'hui un temps superbe, et quand le ciel se fait beau, ça donne aux hommes l'envie d'en faire autant, et ils m'apportent leur menton à raser.

JEANNE.

Justement, madame, je vois là-bas la diligence qui commence à monter la côte.

TOINETTE.

Nous aurons peut-être quelque pratique qui s'arrêtera ici. Rentrons tout préparer. (Elle entre dans sa boutique. Jeanne va pour la suivre. A ce moment Marianne entre par la droite, tenant son enfant par la main.)

MARIANNE.

Pardon, mamzelle, où demeure le médecin des enfants, s'il vous plait?

JEANNE, montrant le chalet à gauche.

Tenez, là, bonne femme. Ça sera bientôt l'heure où il donne chaque jour ses consultations. Oh! vous pouvez entrer!...

MARIANNE.

Merci, mamzelle... (Jeanne rentre dans la boutique et Marianne chez le médecin. Alors paraissent au fond Jérome et Delormel suivi de Joseph.)

JÉRÔME.

Ouf! nous v'là donc enfin en haut de cette montée d'malheur. J'ai cru que je n'en verrais jamais le sommet. Je m' sens fatigué tout d' même; et vous, êtes-vous fatigué, monsieur?

DELORMEL.

Non.

JÉRÔME.

C'est que vous êtes plus jeune que moi, qu'a passé la soixantaine, et qui voyage bêtement pour des gens et pour des choses qui ne me regardent pas. Comme si l' mieux n'était pas d' vivre pour soi, chez soi, et rien qu'avec soi... N'est-ce point votre avis, monsieur?

DELORMEL.

Oui. (A Joseph.) La maison de poste doit être de ce côté. Allez commander les chevaux. (Joseph sort.)

JÉRÔME.

Vot' belle chaise de poste ne sera pas ici plus tôt que la méchante patache qui m'y a amené. Avez-vous l'intention de vous arrêter comme moi dans ce village?

DELORMEL.

Non, je ne m'arrête pas.

JÉRÔME.

Et vous venez d' loin comme ça?

DELORMEL.

Oui.

JÉRÔME.

Et il y a longtemps que vous marchez?

DELORMEL.

Deux ans.

JÉRÔME, à part.

C'est peut-êtr' l' Juif-Errant. (Haut.) Vous n'avez point envie d'entrer queuqu' part, d' vous r'poser, d' causer un instant?

DELORMEL.

Causer? Non.

JÉRÔME.

Peut-êtr' bien qu' c'est indiscret c' que j' vous propose là. Du reste, ce n'est point dans ma coutume. Ce que vous me diriez ne m' toucherait guère. Si vous êtes heureux, tant mieux pour vous; si vous ne l'êtes pas, tant pis. L' bonheur ou le chagrin d'autrui, ça n' me r'garde point; je vis à mon à-part-moi.

DELORMEL.

Et par le temps qui court, vous faites bien, mon brave homme.

JÉRÔME.

Eh! oui, et c'est pour ça que j' suis resté garçon, moi, pas bête.

DELORMEL.

De sorte que vous n'avez eu ni affection trompée, ni amour trahi, ni dévouement méconnu?...

JÉRÔME.

Eh non! parce que j' n'ons jamais eu d'intimité qu'avec moi, de confiance qu'en moi et d'amour... que pour moi.

DELORMEL.

Alors, vous êtes heureux?

JÉRÔME.

Je le serais si je me trouvais chez moi, à cent vingt-sept lieues d'ici, et que je n'eusse point entrepris sottement ce voyage... que je n'aurais point dû faire.

DELORMEL.

Je vous souhaite d'atteindre bientôt votre but.

JÉRÔME.

Et vous l' vôtre, monsieur.

DELORMEL.

Le mien!... Oui, fasse le ciel que je l'atteigne... enfin! (Il sort par la droite.)

SCÈNE II.

JÉRÔME, seul.

Le v'là parti. Ma foi, j' n'en suis point trop fâché. J' m'ennuie moins à moi tout seul qu'à deux... Y s' dit moins d' bêtises. Où diable que j' vas trouver des renseignements ici? Tiens, je suis justement devant une boutique... et une boutique de barbier... (Lisant ce qui est écrit sur le volet.) « Ici on rase au pinceau, à la main ou à la cuiller. » Y en a pour tous les goûts... Un barbier, voilà mon affaire. (Frappant à la porte.) Hé! hé! la maison!

SCÈNE III.

JÉRÔME, TOINETTE.

TOINETTE, en dedans.

Voilà! voilà! (Sortant.) Qui demandez-vous, monsieur?

JÉRÔME.

J' demande le perruquier.

TOINETTE, gaiement.

Le perruquier... c'est moi.

JÉRÔME.

Vous?...

TOINETTE.

En l'absence de mon mari, je coiffe, je rase et je saigne au besoin... Nous avons même des pratiques qui trouvent que j'ai la main plus légère que Jolibois.

JÉRÔME, lui prenant la main.

Eh! eh! m'est avis que l' menton est bien près d' la bouche, et que plus d'un galant peut arrêter ces jolis doigts-là en route.

TOINETTE.

Vous croyez?...

JÉRÔME.

Oh! ça n' me regarde point, moi.

TOINETTE.

Que faut-il à monsieur? un coup de peigne... de houppe ou de rasoir?...

JÉRÔME.

Il me faut... une chaise d'abord... car je suis fatigué.

TOINETTE.

Si monsieur veut entrer dans la boutique?...

JÉRÔME.

Merci, je serai mieux ici... au grand air.

TOINETTE.

Pour être rasé?

JÉRÔME.

Mais oui.

TOINETTE.

A votre aise. (Appelant.) Fillette!... Fillette!... (Jeanne paraît.)

JEANNE.

Voilà!... voilà!...

TOINETTE.

Apporte une chaise et tout ce qu'il faut pour raser monsieur. (Jeanne sort.)

JÉRÔME.

Est-ce qu'elle rase aussi, la servante?

TOINETTE.

Elle? C'est mon premier garçon de boutique. (Jeanne apporte la chaise, puis le plat à barbe et les objets nécessaires pour raser.) Asseyez-vous, monsieur.

JÉRÔME.

Vous êtes de ce pays?...

TOINETTE.

Pour vous servir. (Elle repasse le rasoir.)

JÉRÔME.

En ce cas, vous pourriez me donner quèques renseignements.

TOINETTE, le savonnant.

Sur moi? avec plaisir. Je me nomme Toinette Jolibois; j'ai eu vingt ans il y a quelques années. J'ai bon pied, bon œil, bonne tête, de l'esprit, un cœur d'or, un caractère d'ange, et si je coupe quelquefois les autres, je ne m'égratigne jamais.

JÉRÔME.

J' m'en aperçois, d' reste. Mais ce n'est pas sur vous que je vous dis de me renseigner.

TOINETTE, rasant.

C'est sur les voisins? Je ne m'occupe jamais d'eux; mais je sais tout ce qu'ils font. Nous avons d'abord Pierre Loustal, qui bat sa femme, et que sa femme... rase; Jacques Froment, qui néglige sa femme, et que sa femme rase aussi... Antoine Morel, qui adore sa femme, et que sa femme...

JÉRÔME.

Rase toujours! Ah! je crois que j'ai trouvé à qui parler c'te fois...

TOINETTE.

Je vous dis que je connais tout le monde ici.

JÉRÔME.

Oui-da ! Mais il s' pourrait que la personne que je cherche ait quèques raisons pour se cacher.

TOINETTE.

Si elle se cache, je la connais encore mieux.

JÉRÔME.

Y s'agit d'un jeune homme.

TOINETTE.

C'est un jeune homme?

JÉRÔME, *continuant.*

Qui a dû arriver ici, il y a près de deux ans.

TOINETTE.

Il y a deux ans... un jeune monsieur avec une jeune dame, n'est-ce pas? Ça ne peut être que monsieur Lucien.

JÉRÔME, *vivement.*

Lucien, c'est ça... c'est lui! Ah! je l' tiens donc enfin!

TOINETTE.

Mais vous allez vous faire couper...

JÉRÔME.

Allez toujours... J'ai l' menton dur... Ça ne s'entame point... Vous dites donc qu'il est ici?

TOINETTE.

Oui... il est ici avec sa femme.

JÉRÔME, *surpris.*

Sa femme!...

TOINETTE.

Et c'est bien le plus charmant ménage... Monsieur et madame Lucien ne se cachent pas. Seulement ils vivent retirés, et chacun respecte leur solitude. Ils comptaient, nous l'avons su depuis, aller s'établir en Suisse. La jeune dame ne s'est arrêtée à Jeurre que parce qu'elle était trop souffrante pour continuer sa route. Comme elle a trouvé le pays à son goût, monsieur Lucien s'est empressé de louer une petite maison, dans laquelle il a établi sa chère malade. C'est là qu'elle a mis au monde une petite fille, jolie comme les anges, mais si faible, si délicate, qu'on en a désespéré souvent, et nous n'avions pas de médecin à Jeurre... Heureusement monsieur Lucien avait étudié pour être docteur, de sorte qu'il a pu lui-même soigner son enfant, qui lui doit ainsi deux fois la vie... Et le digne jeune homme n'a pas employé sa science que pour sa fille... Non, elle est au service de tout le monde, au service des pauvres, surtout... Sans lui, je n'aurais pas eu ce matin le bonheur d'embrasser mon petit Antoine: la fièvre me l'aurait emporté, peut-être, et comme monsieur Lucien refuse tout ce qu'on lui offre, on ne peut le payer qu'en bonne amitié. Mais dans cette monnaie-là, on ne lui marchande pas les honoraires. (*Entrent des paysannes avec leurs enfants, qui viennent consulter le médecin. Elles se placent devant la maison sur un banc de bois.*)

JÉRÔME.

Mais on lui fait bien marchander les choses qu'il achète... bêta !

TOINETTE.

Vous voilà rasé et je peux dire de main de maître. Eh ! filleule, apporte de l'eau à monsieur. (*Jeanne apporte un autre plat à barbe avec de l'eau.*)

JÉRÔME.

Maintenant, indiquez-moi la demeure de monsieur Lucien !

TOINETTE.

Sa maison... elle est bien facile à reconnaître... On y voit toujours de pauvr's mères qui viennent chercher là de la santé pour leurs enfants. Tenez, voyez...

JÉRÔME.

C'est donc c'te maison de bois?

TOINETTE.

Justement voilà monsieur Lucien lui-même... (*Lucien sort du châlet. Toinette et Jeanne rentrent chez elles.*)

SCÈNE IV.

JÉROME, LUCIEN.

LUCIEN, *parlant sur le perron du châlet.*

Bonjour, bonjour, mes enfants... Ah! voyons mon petit malade... (*Il prend un enfant dans ses bras.*) Il va bien, continuez le même régime... de bons soins et les baisers de sa mère. (*Il descend du perron. Aux autres enfants.*) De mieux en mieux. (*Un Domestique est descendu derrière lui avec un panier de vin ; il donne des bouteilles.*) Tenez, mes amis, prenez ces quelques bouteilles de bon vin, c'est, dit-on, le lait des vieillards, c'est aussi celui des enfants. (*Il va à Marianne.*) Quant à vous, Marianne, vous m'avez bien compris? suivez bien mon ordonnance ; que votre cœur se rassure. Allez, bonnes mères, à demain, à demain!

TOUS, *en sortant.*

A demain, monsieur, à demain!... (*Il va pour rentrer, Jérôme l'arrête.*)

JÉRÔME.

Bonjour, monsieur Lucien!

LUCIEN.

Jérôme ! mon vieux Jérôme! par quel heureux hasard ?...

JÉRÔME.

Un hasard! Vous croyez qu' c'est par un hasard que j'sommes démarré d' cheux nous, à cent vingt-sept lieues de notre commune! moi, un vieux restant d'homme qui n'étions jamais sorti du village?... Un hasard! ah ben! merci!

LUCIEN.

Mais enfin, parle, donne-moi des nouvelles de ma mère, dis-moi comment et pourquoi tu es ici.

JÉRÔME.

Pour mame Lemonnier, vot' digne mère, elle pleure, elle s'désole, ell' périt, quoi... à ça près, elle n' va pas trop mal. Quant à la façon dont j'suis v'nu, c'est une autr' affaire.

LUCIEN.

Parle, parle, je t'écoute.

JÉRÔME.

V'là donc que depuis deux ans, vous aviez brusquement quitté la grand' ville, où qu' vous faisiez d' s' études pour devenir médecin, si ben que quand vot' mère vous attendit à Pâques, au lieu d' vous, elle n' reçut qu'une lettre, et plus tard, à d' *longues* intervalles, deux ou trois autres qui prenaient, pour arriver au pays, un tas de détours mystérieux, afin d'empêcher de découvrir d'où qu'elles venaient. Y a là-dessous quèque amourette, qu'on s' disait d'abord, y r'viendra aux moissons, ou, si c't' amourette dure, ça sera pour la vendange : mais tout ça a passé et vous n'êtes point venu! L'hiver est arrivé, et vot' mère a pleuré toute seule et des nuits entières auprès de l'âtre de vot' famille, et quand l'été revint, et encore la moisson, et encore la vendange, et... que vot' mère restait veuve de son fils, comme elle l'était déjà de feu vot' père, elle se promenait toute seule sur la route, tant triste et tant pâle, qu'un jour voyant qu'al se soutenait mal, je la fis entrer dans ma chaumière!

LUCIEN.

Ma pauvre mère!... Oh! tu es bon, Jérôme, de l'avoir secourue, de l'avoir consolée... car tu l'as consolée, n'est-ce pas?...

JÉRÔME.

Ah! ben! non... Vous m' connaissez, monsieur Lucien? j'ai coutume de vivre pour moi seul; les affaires ou les chagrins des autres, ça ne me touche point, c'est leur affaire, et v'là pourquoi j'ai toujours vécu seul, à mon à-part, sans m' soucier des voisins, et j' n'ai jamais voulu d'enfants qui auraient pu me faire des chagrins; je n'ai jamais voulu de femme qui aurait pu me faire autre chose.

LUCIEN.

Mais elle... ma mère... ma mère?

JÉRÔME.

Voyant que je l'avais *accueillite* et que j'écoutais sa douleur pour n' pas la contrarier, v'là qu'elle s'est mise à venir pleurer chez moi tous les jours... et je me demandions pourquoi donc qu'elle vient faire de ma maison son pleuroir? ça n' me r'garde point moi, tout ça... et cependant je ne pouvais y dire durement : « Madame Lemonnier, faites-moi le plaisir d'aller pleurer plus loin ; » d' voir couler tant de larmes... ça a fini par m'agacer, j'avais comme des mouvements de colère contre elle, si bien que j'y ai dit un jour tout furieux : Ma foi, en v'là assez, mame Lemonnier, puisque ça n' finit pas, eh ben! eh ben! j' vas vous l' chercher, vot' fieu!... (*Lucien lui serre la main.*) — Où ça? qu'elle m' répond en m'embrassant !... car elle m'a embrassé, vot' pauvr' mère! (*Lucien l'embrasse.*) Qu'est-ce qui vous prend? (*Continuant.*) Est-ce que je sais? Dans les environs, là où il s' cache sans doute, avec quèque jeunesse. J' suivrons à la piste la première lettre que vous recevrez de lui, j' gagnerons le messager, j' saurons de qui qu'il la tient, et de messager en messager, j' finirons bien par arriver jusqu'à lui; et ce qui fut dit fut fait. Un matin, j' pris mon bâton de voyage et je me mis en route... Ah ! dame! tant que je vis not' village et l' clocher, ça n'allait pas trop mal, le cœur était solide, mais v'là qu' j'arrive au carrefour Saint-André: où que le chemin fait un coude et que la route descend, je n'eus pas plutôt fait cinquante pas qu'en me retournant je ne vois plus ni le clocher ni le village, plus rien de ce que je n'avais point quitté d'un jour, d'une heure depuis soixante ans que je suis né ; ne v'là-t-il pas que mon cœur se serre bêtement, que j'ai des éblouissements et de l'eau dans les yeux, tout comme quèqu'un qui pleure, et v'là-t-il pas que tous ceux du pays, tous ces indifférents qui ne m'importent

point, à moi, s' m'ettent à tourbillonner dans mon idée. Les vieux qu'étaient de mon temps, les jeunes qui me souriaient au passage, et jusqu'aux petits enfants qui me grignottaient mes pommes et que je faisais toujours semblant de ne pas voir, y s'étaient tous là, comme pour me dire adieu! Ma foi, j'eus un instant de défaillance, et j'aurais p't-être rebroussé chemin, sans les paroles de vot' mère qui me revinrent en mémoire : Jérôme, qu'elle m'avait dit, j' vous aime comme mon ami, comme mon frère... Avec des mots pareils, elle m'avait payé mon voyage, c'te femme, fallait donc ben que je m'acquitte et je me suis remis en route.

LUCIEN.

Mon pauvre Jérôme! et tu es venu jusqu'ici!

JÉRÔME, allant s'asseoir.

Ah! Dam! je ne croyais pas d'abord que ça me conduirait si loin, j' voulais ben faire douze ou quinze lieues dans les environs; mais à mesure que je retrouvais la piste, je me disais, bah! encore un petit bout de chemin et j'ramènerons à sa mère la brebis égarée, si ben que d'étape en étape, j'ai fait comme ça mes 127 lieues, mais j' vous tiens à la fin et j' peux vous dire, monsieur Lucien : Faut m' suivre au pays, faut y r' venir ben vite, parce qu'il y a là-bas un' pauvr' femme qui s' désole d' pauvres yeux qui pleurent, tout ça ne me regarde point moi, et c'est vous qui devez venir, et tout de suite, pour consoler vot'mère.

LUCIEN.

Partir, c'est impossible.

JÉRÔME.

Et à cause? c'est-y parce que vous aimez un' jeunesse? c'est une bêtise, mais ça se pardonne, et vot' mère vous pardonnera, je la connais, monsieur Lucien, elle recevra comme sa fille celle qui lui aura rendu son fils.

LUCIEN.

Je ne peux pas conduire Louise chez ma mère, Louise n'est pas ma femme.

JÉRÔME.

Eh ben, on épouse donc, c'est encore une bêtise, mais y en a tant d'autres qui la font.

LUCIEN.

L'épouser, l'épouser, c'est impossible.

JÉRÔME.

Impossible... allons donc, c'est une faute pour quèques-uns, mais c'est un devoir pour vous... car enfin, j'ai oui parler d'un petit...

LUCIEN.

Ma fille! ma fille!

JÉRÔME.

Eh! si vous l'appelez vot' fille, c'est ben le moins qu'elle puisse vous appeler son père.

LUCIEN.

Jérôme, je suis plus malheureux, plus coupable que tu ne le supposes; Louise, que j'adore, Louise, la mère de mon enfant, entends-tu, Louise est mariée!

JÉRÔME.

Mariée!...

LUCIEN.

Oh! avant de la condamner, écoute-moi, Jérôme, écoute-moi. Louise, orpheline, avait accepté sans contrainte l'époux qu'on avait choisi pour elle... à défaut d'amour, elle lui avait donné son amitié, son estime. Appelé par le service du roi dans les mers des Indes, monsieur Delormel... c'est le mari de Louise, avait livré sans défense, aux séductions du monde, une jeune femme à qui Dieu avait refusé ses deux anges gardiens, une mère et un enfant.

JÉRÔME.

J' comprenons c' danger-là.

LUCIEN.

Un jour... le hasard, la fatalité me plaça sur le passage de Louise... Te dire comment l'amour le plus insensé, le plus violent s'empara de mon âme, c'est impossible, vois-tu... au bout de quelques jours, ce n'était plus le hasard qui me faisait la rencontrer et je compris que cette passion si vraie, si profonde, qu'elle avait su m'inspirer, avait trouvé un écho dans son cœur; elle était si belle, ma Louise, il y avait tant d'innocence et de douceur dans son regard, que pas une seule fois l'idée ne m'était venue qu'elle pût appartenir à un autre... et quand je l'appris ce fatal secret, il était trop tard, mon amour était plus fort que ma raison, plus fort que ma conscience, plus puissant que mon honneur... Cet amour pouvait seul triompher de l'instinctive vertu de Louise, de Louise, qui à deux genoux devant moi... me criait avec des sanglots : Pitié, Lucien, pitié! Je t'aime, Lucien, tue-moi, mais ne me déshonore pas!

JÉRÔME.

Ah! malheureuse femme! vallait mieux la tuer!

LUCIEN.

Quand elle apprit le prochain retour de son mari, Louise voulait mourir, mais de nouveaux devoirs lui étaient imposés... elle était mère... Louise, résignée à vivre, ne pouvait affronter la présence de celui qu'elle avait trompé; alors mon ami, rassemblant le peu que je possédais, je quittai Paris, je renonçai sans hésiter à l'avenir qui s'offrait à moi brillant et radieux, j'oubliai tout et je m'enfuis emportant avec moi mon trésor. Depuis deux ans, je cache ici mon bonheur et ma vie. Tu me demandes de te suivre, d'aller avec toi retrouver ma mère, ma mère... mon cœur, ma pensée volent vers elle, mais le secret que ton amitié a su découvrir, une haine implacable et impatiente peut aussi parvenir à le surprendre, et je ne laisserai pas, même une heure, Louise exposée à la colère de son mari. Pour moi, le monde est à présent tout entier dans ce village. Ici chacun m'aime et m'estime. Je suis béni des malheureux qui viennent réclamer les secours de mon art, et quand le souvenir du passé vient, comme un réveil terrible, me faire craindre pour l'avenir, alors je prends ma fille dans mes bras, je la serre sur mon cœur et je suis heureux! j'oublie, j'oublie!

JÉRÔME.

Alors, c'est donc que vous n'aimez plus vot' mère?

LUCIEN.

Ne plus l'aimer... pour elle, Jérôme, je donnerais mon sang, jusqu'à la dernière goutte, pour elle je sacrifierais tout... tout... excepté ma fille... (Une servante sort du chalet portant l'enfant dans ses bras.) Eh! tiens, regarde, c'est elle, la voilà... (Prenant l'enfant et le mettant dans les bras de Jérôme.) C'est ma fille, Jérôme, est-ce que je peux l'abandonner?...

JÉRÔME, très-ému.

Ah!... c'est... c'est vot' fille... ça... c'est vrai, oui, qu'elle est ben gentille, qu'on dirait un pauvr' ange du bon Dieu... mais... mais que je suis donc bête... v'là que j'en pleure, oui... Eh! ôtez-moi donc vot' enfant de là... ça ne me regarde point moi.

LUCIEN.

Non, garde-la dans tes bras, Jérôme, et tes yeux fixés sur ces yeux si purs, dis-moi, dis-moi que je dois l'abandonner.

JÉRÔME.

Moi... que je... ah! v'là qu'elle me fait une risette... à c't heure... et je n'ai plus la force de rien dire.

LUCIEN.

Ah! je le savais bien que tu ne pouvais pas me condamner. (La servante emporte l'enfant et sort par le fond à droite.)

JÉRÔME.

Je vous comprenons, monsieur Lucien, je ne suis qu'un pauvre homme, simple, et je ne consulte que mon bon sens; pour lors, m'est avis que v'là des ben grosses fautes, peut-être que toute votre existence en pâtira... Pour commencer vous aviez une famille et vous en v'là séparé, je ne sais pour combien de temps... Un jour, vous voudrez revenir auprès de nous... mais il sera trop tard... et ceux que vous demanderez ne seront plus là pour vous répondre!

LUCIEN.

Jérôme! Jérôme! prends pitié de moi!

JÉRÔME.

De la pitié, est-ce que vous croyez que je n'en ai point... ça m'étouffe... J' resterai ici jusqu'à demain, et demain vous me direz si nous partons ensemble, ou si je dois m'en aller tout seul consoler vot' mère.

LUCIEN.

Jérôme, oh! mon parti est pris... demain...

LOUISE, paraissant à la porte du chalet.

Demain, vous partirez, Lucien.

LUCIEN.

Louise!

JÉRÔME, embarrassé.

Madame... certainement... je... je... vous... salue, madame!

LOUISE, s'approchant de Jérôme.

Comptez sur moi, monsieur Jérôme, pour achever ce que votre généreux dévouement a déjà commencé. Oui, j'empêcherai Lucien de me sacrifier sa fortune, son avenir; je l'empêcherai de me sacrifier sa mère. (Lui tendant la main.) Comptez sur moi.

JÉRÔME, hésitant et finissant par lui prendre la main.

Pour ce qu'est de ça, madame, ça ne me regarde point, moi, tout ça. . mais vous êtes une brave femme tout d' même... (Il sort.)

SCÈNE V.

LOUISE, LUCIEN.

LUCIEN.

Louise, qu'as-tu dit ?

LOUISE.

J'étais là, derrière cette jalousie, et j'ai tout entendu.

LUCIEN.

Eh bien, Louise, tu sais que ce départ est impossible...

LOUISE.

Je sais que ta mère t'attend, et qu'elle maudira celle qui la séparerait de son fils...

LUCIEN.

Je vais écrire à ma mère... Elle te connaîtra, elle saura combien tu as lutté, elle saura ton désespoir et tes larmes... Je lui dirai mon amour... je lui enverrai le portrait de ma fille... Je lui dirai que je n'ai jamais cessé de chérir ma mère, que je pleure loin d'elle... mais que je mourrais loin de toi, ma Louise!...

LOUISE.

Oh! oui, tu m'aimes, Lucien, j'en suis sûre; et c'est dans cette conviction que je trouve la force de te dire : Séparons-nous!...

LUCIEN.

Je ne partirai pas...

LOUISE.

Il le faut, il le faut, Lucien.

LUCIEN, avec force.

Louise, tu ne m'aimes plus!

LOUISE.

Moi!

LUCIEN.

Eh bien, alors, si tu m'aimes, pourquoi m'exhorter à partir?

LOUISE.

C'est que le cœur d'une femme est souvent une énigme indéchiffrable, même pour un amant... Quand j'étais jeune fille, sais-tu ce que je demandais à Dieu? Je le priais chaque soir de ne pas attendre, pour m'appeler à lui, que l'âge eût flétri mon front, éteint mon regard... je lui demandais une mort prématurée qui me laissât toujours belle dans la mémoire de mes amis... C'était une prière impie, je le sais. Aujourd'hui, Lucien, je demande à la clémence divine de nous séparer avant que le temps ait flétri tes illusions, éteint ton amour... Cet amour, tu l'emporteras tout entier... tu seras loin de moi, mais je serai encore le rêve de ta vie; comme ton cœur, ta pensée sera tout à moi... Je resterai seule et bien triste, sans doute; mais en cherchant dans les traits de notre fille un souvenir adoré, j'aurai encore l'espoir insensé, impossible, de ton retour, et cet espoir me donnera le courage et la force de vivre... Si un jour, au contraire, je lisais dans tes yeux le regret d'une existence perdue pour moi, si je devinais dans ton cœur, je ne dis pas le mépris, tu ne peux pas me mépriser, toi, mais seulement l'indifférence, ce jour-là, Lucien, je crois que je me tuerais!...

LUCIEN.

Louise, l'instant où je t'ai dit : Ma vie est à toi! je te l'ai donnée sans en vouloir retrancher un jour, une heure... Ne me parle donc plus de séparation... Que Dieu et ma mère me pardonnent si je suis un fils ingrat... je resterai ..

LOUISE.

Ils ne pardonneront pas... et, j'en ai le pressentiment, c'est dans notre fille que la justice céleste nous frappera...

LUCIEN.

Ne dis pas cela, mon Dieu! quelle horrible pensée! Deux fois déjà, pleurant sur un berceau, tu m'as montré notre enfant aux prises avec la mort, et deux fois j'ai lutté contre elle, deux fois je lui ai disputé, arraché notre trésor... Aujourd'hui, nous n'avons plus rien à craindre; notre fille est rétablie, tout à fait rétablie...

LOUISE.

Sans doute, elle paraît ne plus souffrir; mais son regard est étrange... A l'âge où les enfants bégayent déjà ces mots qui rendent une mère folle de joie, notre fille ne laisse entendre que des sons inarticulés... En la voyant, en l'écoutant, j'ai peur, Lucien, j'ai toujours peur.

LUCIEN.

Rassure-toi, ma Louise; dans ces prétendus symptômes, ma science et ma raison ne voient qu'une tendresse follement inquiète... Va seule au devant de Martine; moi, je vais écrire une lettre que Jérôme emportera. Dans cette lettre, j'avouerai tout à ma mère; elle saura combien tu es bonne, combien notre fille est belle; elle saura qu'il y a ici trois cœurs qui la chérissent, trois bouches qui bénissent son nom et qui, chaque soir, prient pour elle... Enfin, je lui dirai : Toi seule manques à notre bonheur, et nous ne pouvons aller à toi... Elle est mère... elle viendra peut-être à nous... (Cris au dehors.)

LOUISE.

Ces cris! que se passe-t-il donc?

LUCIEN.

Attends...

JÉRÔME, au dehors.

Monsieur Lucien!... monsieur Lucien!...

LUCIEN.

Cette voix, c'est celle de Jérôme... c'est mon nom qu'il a prononcé...

LOUISE.

On vient de ce côté...

LUCIEN.

Oui, ce sont tous nos voisins, Jérôme est avec eux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEROME, GENS DU PAYS.

JÉRÔME.

Ah! monsieur Lemonnier, que le bon Dieu soit béni! nous venons tous les deux de l'échapper belle...

LOUISE.

Tous les deux?

LUCIEN.

Tous les deux?

JÉRÔME.

Oui, tous les deux dans ce que nous avons de plus cher... vous dans votre enfant, et moi dans moi-même...

LUCIEN.

Mon enfant!...

LOUISE.

Ma fille!...

LUCIEN.

Parle, parle donc!... tu vois bien que tu me fais mourir!

JÉRÔME.

Soyez donc paisible, pisqu'elle n'a rien, ni moi non plus.

LOUISE.

Au nom du ciel, monsieur, quel danger a-t-elle couru?...

JÉRÔME.

Ah! pour ça, un fameux, allez... je l'ons ben crue morte!...

LUCIEN.

Morte!... morte!...

JÉRÔME, l'arrêtant.

Mais c'est passé, c'est passé qu'on vous dit... et ça, grâce au courage d'un voyageur, une connaissance à moi...

LUCIEN.

Mais enfin?...

JÉRÔME.

Voilà... J'étais sur la place du village, en train de regarder vot' petite qui jouait autour de la berline de voyage de ce monsieur que... Enfin, je l'admirais, quoi, c't' enfant... Quand tout d'un coup, v'là un des chevaux qui s'échappe, qui s'élance au galop du côté de la petite; il se cabre et se tient les deux pieds juste au-dessus de la tête de l'enfant.

LUCIEN.

Grand Dieu!

LOUISE.

Ma fille!

JÉRÔME.

Je me jette pour l'arracher de là, mais je ne suis qu'un vieux bon à rien, et je serais arrivé trop tard, on j'aurais été broyé avec la petite, sans ce monsieur... ce voyageur, qui s'élance comme un trait, saisit d' ses deux mains les naseaux du cheval au moment où il s'abattait... deux mains de fer, monsieur... deux bras d'acier, madame, qui forcent l'animal furieux de se tenir debout, calme. — Êtes-vous retirés, vous autres? — Merci Dieu! oui, qu' j'y réponds, et il vous repose la bête à terre tout comme on ferait d'un chien ou d'un mouton.

LUCIEN.

Oh! cet homme, ce voyageur, où est-il?... je veux le voir, je veux le remercier, lui dire que désormais toute ma vie est à lui.

JÉRÔME.

Il allait remonter en voiture, mais quèques-uns ont vu madame et l'ont montrée de loin... alors il s'en est revenu sur ses pas en disant qu'il voulait lui-même ramener l'enfant.

LOUISE.

Ah! quel qu'il soit, je bénis dans mon cœur celui qui me rend ma fille.

LES FEMMES, au fond.

Le voilà!... le voilà!... (On voit accourir alors quelques hommes, d'autres femmes et des enfants, puis au milieu d'eux, Delormel portant la fille de Louise et suivi de sa bonne.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DELORMEL, L'ENFANT, HOMMES et FEMMES.

(Delormel s'est tout à coup arrêté à la vue de Louise.)

LOUISE, courant à sa fille.

Ah! monsieur, croyez... (A la vue de Delormel elle recule en jetant un cri d'épouvante.) Ah!...

LUCIEN.

Louise, qu'as-tu donc?

LOUISE, se cachant le visage.

Mon mari!... mon mari!...

LUCIEN.

Lui!... lui!... (Il prend vivement sa fille.) Ma fille!... ma fille!... (Tout le monde regarde avec étonnement Louise, pâle et muette.)

JÉRÔME, à part.

Le mari!

ACTE II.

Petite salle basse du chalet, à pans coupés. — Dans le pan coupé, à droite, une cheminée. — Dans le pan coupé à gauche, une fenêtre. Portes latérales, porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, LUCIEN. (Louise est debout devant Lucien, assis près d'une table couverte de papiers. Une lampe éclaire la scène.)

LUCIEN.

Pas un mot de colère ou de haine n'est sorti de sa bouche; son regard, calme et froid, est demeuré attaché sur le mien, et quand j'ai pris notre enfant dans mes bras, un sourire amer a effleuré ses lèvres... Je l'ai entendu murmurer tout bas: Sa fille... sa fille... et il est parti... Comment expliquer ce départ?

LOUISE.

Oh! il reviendra! il reviendra!... Lucien, un grand malheur nous menace!

LUCIEN, se levant.

Eh bien, Louise, que le malheur nous trouve forts et préparés à le recevoir.

TOINETTE, venant du fond.

Les ordres de madame sont exécutés.

LOUISE.

La voiture viendra nous prendre?

TOINETTE.

Ainsi que madame le désirait.

LOUISE.

Merci, bonne Toinette... Hâtez vos préparatifs, ne perdez pas une minute, je vous en conjure...

TOINETTE.

Comptez sur moi, madame. (Elle entre à gauche.)

LUCIEN.

Quels ordres as-tu donnés? et que veux-tu faire?

LOUISE.

Partir!...

LUCIEN.

Partir?

LOUISE.

Aujourd'hui... tout à l'heure... La fuite n'est-elle pas le seul parti qui nous reste à prendre? Si monsieur Delormel, fort de son droit, n'est pas venu déjà m'arracher de cette maison, c'est que, pour invoquer l'appui des magistrats, il a dû remplir je ne sais quelles formalités; mais il viendra demain, cette nuit peut-être... Lucien, fuir devant monsieur Delormel, ce n'est pas une honte... contre lui, la lutte n'est pas possible... Tu comprends cela... Puis, nous n'avons que toi au monde... Lucien, Lucien, si tu nous aimes, tu partiras!...

LUCIEN.

Oui, oui, attendre monsieur Delormel, ce serait de la démence... Ma vie est à vous... je n'ai pas le droit de la donner à un autre..., je le sais, je le comprends, je... Et pourtant, mon Dieu! c'est toujours fuir!...

LOUISE.

Lucien! .. au nom du ciel!... au nom de ta fille!...

LUCIEN.

Je t'obéirai!...

LOUISE.

Ah!... Sept heures... la voiture sera ici dans quelques minutes... Je vais aider Toinette... Préviens-nous quand la berline arrivera... nous serons prêtes. (Elle entre à droite.)

SCÈNE II.

LUCIEN, la suivant des yeux.

Pauvre femme! pauvre mère! c'est moi qui t'ai fait cette vie de honte et de terreur... est-il donc un sacrifice devant lequel je puisse hésiter... (Allant à la table.) Un dernier adieu à ma mère, puis, que le ciel nous prenne en pitié et nous conduise... (On frappe à la porte de gauche.) On frappe... Qui peut venir chez moi, de ce côté?... Lui, peut-être!... (Ouvrant une boîte de pistolets posée sur la table.) Oh! Il me tuera avant d'arriver jusqu'à Louise!... (On frappe encore.) Allons, il faut ouvrir... (Il ouvre la porte; aussitôt Jérôme se glisse dans la salle et referme vivement la porte.)

SCÈNE III.

LUCIEN, JÉROME.

LUCIEN.

C'est toi, Jérôme?

JÉRÔME.

Je l' crois; mais j' n'en suis point ben sûr, car je ne me reconnais guère.

LUCIEN.

Qu'y a-t il?

JÉRÔME.

Je ne m' reconnais même plus du tout, moi qui n' vis que pour moi; je me sens, de d'puis ce matin, tout sens dessus dessous de ce qui s' passe, ni plus ni moins que c'était m'n' affaire... Mais, après tout, c'est des bêtises tout ça, et ça ne me regarde point...

LUCIEN.

Tu as raison; peut-être y a-t-il quelque danger, pars, laisse-nous...

JÉRÔME.

Eh oui, je m'en vas... Mais... où qu'est... c'te dame?... où qu'est l'enfant?...

LUCIEN.

Pourquoi cette question?

JÉRÔME.

Eh ben... ça a beau n' point me toucher... faut cependant songer à leur sûreté; je ne veux point être cause de leur malheur... (Lucien lui serre la main.) Ce n'est point pour elles... c'est pour moi, ce que j'en fais... ça troublerait mon sommeil...

LUCIEN.

As-tu appris quelque chose?

JÉRÔME.

Eh oui! Je rôdais dans le pays comme un indifférent, j'écoutais ce qui se disait, et j'ai découvert qu'on avait défendu au maître d' poste de donner les chevaux qu' vous pourriez faire demander, attendu que demain on aurait peut-être ben une arrestation à faire.

LUCIEN.

Une arrestation?... Allons, tout est perdu!...

JÉRÔME.

Peut-êt' ben qu' oui... et peut-êt' ben que non...

LUCIEN.

Que veux-tu dire?

JÉRÔME.

Comme on venait d' m'apprendre c'te défense de vous donner des chevaux, j'avise dans un champ une belle paire d' mulets, des bêtes superbes qui feraient joliment l'affaire d' ma ferme, et dans le bout du village une grande bonne carriole, comme j'en avais envie d'une d'puis longtemps; et, ma foi, la carriole et les bêtes, j'ai acheté tout ça... pour moi, bien entendu... Et comme j'aime les voyages, comme je n' serais point fâché de voir un coin de la Suisse, qu'est pas ben loin d'ici, et

que j'aime à causer en route, eh ben! je vous offre la carriole pour vous autres; je grimperons sur le siége, pour avoir plus d'air... Et vu que je ne tiens point à voyager de jour, ma fine, si ça vous va, nous partirons c'te nuit...

LUCIEN.

Si tu allais être inquiété pour avoir aidé à notre fuite?

JÉRÔME.

Inquiété?... et par qui?

LUCIEN.

Mais par lui... monsieur Delormel.

JÉRÔME.

Eh ben! oui, est-ce que je m'occupe d' ses affaires, qu'y n' s'occupe donc point des miennes. Faites-moi donner la clef d' vot' porte charretière, j'amènerai la carriole, qu'il n' faut pas qu'on voye stationner devant chez vous!

LUCIEN.

Tiens, cette clef, la voici! (Il ouvre un tiroir et lui remet une clef.)

JÉRÔME.

A c't' heure pressez la dame et la petite. Faites sans bruit les préparatifs du départ, pour n' point éveiller l'attention des voisins, et dans un instant j'amène la carriole et les bêtes.

LUCIEN.

Je te devrai la vie, le bonheur de ceux que j'aime... Ah! mon ami, comment reconnaîtrai-je jamais ce que tu fais pour moi?

JÉRÔME.

Ce que je fais... mais j' vous loue trois place de carriole, c'est douze livres douze sous qu' vous m' devrez, et le reste ne me regarde point!

LUCIEN.

Excellent cœur! (Jérôme sort.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, LE DOMESTIQUE.

LUCIEN.

Que me voulez-vous, René?

LE DOMESTIQUE.

Un garçon de la maison de poste vient d'apporter une lettre pour monsieur.

LUCIEN.

Et cette lettre?

LE DOMESTIQUE

La voici.

LUCIEN.

C'est bien... Allez rejoindre Toinette et descendez sans bruit les bagages dans la cour.

LE DOMESTIQUE.

La berline demandée n'est pas encore arrivée...

LUCIEN.

Allez, et faites ce que j'ai dit. (Le Domestique sort à gauche. Lucien seul.) Je ne connais point cette écriture... Ce billet est sans doute un avis officieux qu'on m'adresse... Voyons la signature!... Delormel!... (Après un temps, il lit.) « Monsieur, le hasard seul m'a » révélé votre présence dans ce pays, mais ce bazard doit être » providentiel. Autant que je le pourrai, j'éviterai le bruit, le » scandale; je ne veux donc pas d'intermédiaire entre nous. » Vous ne viendriez pas à moi, j'irai à vous. DELORMEL. » Il va venir... ce soir... tout à l'heure, peut-être!

SCÈNE V.

LUCIEN, JÉRÔME.

JÉRÔME.

Tout est prêt, la carriole, les bêtes et moi.

LUCIEN.

Mon ami, je vais te demander une nouvelle preuve de dévouement.

JÉRÔME.

Du dévouement... à moi!... Je n'en tiens point... c'est pas m'n affaire... et de quoi qu'y s'agit?

LUCIEN.

Il faut que tu me promettes d'emmener Louise et ma fille!

JÉRÔME.

Sans vous?

LUCIEN.

Sans moi.. Il faut que tu me promettes de ne les quitter que lorsque j'aurai pu les rejoindre; ou lorsqu'une lettre te sera parvenue... qui... te dira..

JÉRÔME.

Et pourquoi que vous ne partez point avec nous?

LUCIEN.

C'est impossible... Il y va maintenant de mon honneur!

JÉRÔME.

Ah!

LUCIEN.

Si demain soir je ne t'ai pas rejoint, tu remettras à Louise ce portefeuille, il contient quelques valeurs. C'est tout ce que je possède, mon pauvre Jérôme!

JÉRÔME.

Oh! oh! l'argent n' leur manquera pas... J' suis pus riche qu'on n' croit, moi; j' suis très à mon aise, moi, j' uons pas besoin de ces chiffons de papier, et avec moi la petite n' manquera jamais de rien... (Avec impatience.) Ah! c'est à prendre ou à laisser!

LUCIEN.

Louise!... pas un mot devant elle.

SCÈNE VI.

LUCIEN, LOUISE, TOINETTE.

LOUISE

Que vient donc de me dire René? nous n'avons pas de voiture de poste?

LUCIEN.

Non, mon amie; pour en obtenir une, il fallait faire viser un passe-port, et cette formalité seule demandait tout un jour. Mais, grâce à Jérôme, rien ne sera changé à ton projet et tu peux partir. Toinette, conduisez Jérôme; il prendra l'enfant!... (A Jérôme.) Je compte sur toi, sur ton cœur, si je ne devais plus les revoir!

TOINETTE.

Venez-vous, monsieur Jérôme? (Jérôme entre à droite avec Toinette.)

LOUISE.

Mais pourquoi faut-il que nous partions sans toi?

LUCIEN, souriant.

La carriole de Jérôme ne peut nous contenir tous, mais cette nuit je prendrai un cheval dont je me suis assuré déjà, et je serai à la frontière presque aussitôt que vous.

LOUISE, avec inquiétude.

Lucien, tu ne me trompes pas?...

LUCIEN.

Est-ce que je peux vivre loin de toi, loin de ma fille?... Pars, pars à l'instant!

LOUISE.

Lucien!

LUCIEN.

Et pars sans crainte, pauvre femme, tu n'as pas été coupable, et Dieu, dans sa justice, ne peut te punir d'une faute qui n'est pas la tienne! (On entend sonner huit heures.) Huit heures!... Louise, il y a trois ans, qu'à cette même heure j'osais pénétrer chez toi... tu étais seule et sans défense... Écoute, comme en ce moment, l'heure sonnait à une église voisine... (Ici la porte du fond s'ouvre, M. Delormel paraît.)

LOUISE.

Lucien!...

LUCIEN.

Louise était à mes genoux... Louise, innocente et pure encore, en me montrant le portrait de son mari... me demandait grâce...

LE VOYAGEUR, qui s'est approché de Lucien.

Et vous n'avez pas fait grâce, monsieur.

LUCIEN et LOUISE, avec effroi.

Lui!...

LUCIEN, se remettant.

Je vous attendais, monsieur.

LOUISE.

Mon Dieu, prenez pitié de nous!... (Elle tombe dans un fauteuil.)

SCÈNE VII.

LUCIEN, DELORMEL, LOUISE.

DELORMEL, après avoir un moment examiné Lucien, ôte son manteau.

Permettez-moi de fermer toutes ces portes... je désire qu'on ne vienne pas nous interrompre... (Après avoir fermé les portes, Delormel est venu poser son chapeau sur la table; il voit ouverte la boîte de pistolets.) Ah! vous aviez déjà préparé vos armes...

LUCIEN, vivement.

D'avance, monsieur, j'accepte les vôtres...

LOUISE, se levant.

Un duel!...

DELORMEL, en souriant.

Vous m'offrez votre sang, n'est-ce pas?... La phrase est toujours la même en pareille circonstance. Vous ajouterez que vous ne vous défendrez pas!... Vous faites de moi bien facilement un assassin, monsieur; car c'est un assassinat que vous me proposez de commettre... Je ne suis pas venu pour vous tuer... Asseyons-nous donc, monsieur, et écoutez-moi... Vous le voyez, je suis calme!... Je vous l'ai écrit... Je désire que tout se passe entre nous sans éclat, sans scandale... (Il prend un siége.)

LUCIEN, s'asseyant.

Qu'attendez-vous de moi?...

DELORMEL.

Nous nous sommes vus aujourd'hui pour la première fois, monsieur Lemonnier, et pourtant je vous connais bien. J'ai appris que vous étiez l'espoir, l'orgueil de votre famille... La fortune allait vous sourire, la gloire vous couronner... Eh bien! fortune, gloire et famille, vous avez tout foulé sous vos pieds; vous avez été infâme et lâche!...

LUCIEN, dans la plus grande agitation.

Achevez, monsieur, achevez!...

DELORMEL.

Voilà ce que vous avez été, vous, monsieur... Quant à elle...

LUCIEN.

Monsieur!...

DELORMEL.

Quant... à... votre complice...

LUCIEN, se levant.

Monsieur, j'ai tout écouté, tout supporté sans me plaindre. Il ne s'agissait que de moi; mais je vous avertis, monsieur, que si vous avez... pour elle une seule parole outrageante...

DELORMEL, riant avec ironie.

Vous me menacez?... Ah! ah! ah!...

LUCIEN, se contenant à peine.

Monsieur!...

DELORMEL, à Louise.

Madame, priez donc monsieur d'être calme!... (Louise se cache la figure dans ses deux mains. — Lucien la regarde, hésite, puis se rassied.) A la bonne heure... Vous voyez que je vous connais bien, Monsieur, connaissez-moi à votre tour... Je n'ai pas eu comme vous les douces joies de la famille... Mon père, brave marin, mort sur son banc de quart... m'avait laissé un nom déjà glorieux... Je me montrai digne de ce nom, digne du grade élevé que daigna me donner le roi, digne, enfin, de la belle jeune fille qui, plus tard, consentait à devenir ma femme... Tout ce que Dieu met d'amour dans le cœur de l'homme remplissait encore le mien, et ce trésor de tendresse je le donnai tout entier à Louise... Je l'aimai à la fois comme on aime sa mère, sa sœur et sa femme... Cet amour était un culte, une adoration... Elle était si candide et si pure, ma Louise... (Se calmant tout à coup.) Quand, appelé par le service du roi, je dus la quitter, mon cœur se déchira; mais je n'offensai pas par un doute celle qui portait mon nom, et je laissai sans crainte mon honneur sous la garde de sa vertu! Cet amour, vous me l'avez pris, cet honneur, vous me l'avez volé... J'étais heureux, vous m'avez désespéré; j'étais bon, vous m'avez fait méchant, impitoyable!...

LUCIEN.

Et vous venez vous venger?... Eh bien! soit... monsieur!... Mais, quelque ingénieuse que soit votre haine, rien ne pourra me faire oublier que je vous dois le salut de mon enfant!...

DELORMEL.

De la reconnaissance!... pour moi, vous?... Attendez, pour me l'exprimer, que je vous aie dit au moins le motif qui m'amène.

LUCIEN.

J'attends, monsieur. Quels sont vos projets?... Quelle vengeance médite votre haine?...

DELORMEL.

Je n'ai pas de projets de vengeance, monsieur, je n'ai pas de haine. J'ai des devoirs, et je viens les accomplir...

LUCIEN, se levant.

Des devoirs?

DELORMEL.

Quand madame a quitté avec vous le foyer conjugal, j'ai dit au monde qu'elle s'était retirée dans sa famille, parce que sa nature calme et douce convenait mal à ma nature emportée et violente; j'ai dit cela, monsieur, pour moi, pour mon honneur, et vous m'êtes témoin que depuis je n'ai pas troublé votre repos; mais un jour, j'ai appris que madame était devenue mère... Madame de Lormel avait un enfant!... Et vous connaissez nos lois, monsieur... Ces lois ne reconnaissent pas à l'enfant d'une femme d'autre père que l'époux de cette femme...

LUCIEN, bas.

Que dit-il?

LOUISE.

Mon Dieu!

DELORMEL.

Or, cette fille grandira, portera mon nom... et puisque la loi me l'impose, cette fille, je veillerai à ce qu'elle, au moins, ne déshonore pas ce nom.

LUCIEN.

La loi vous impose ma fille!... Vous veillerez à ce qu'elle ne déshonore pas votre nom!... Je ne comprends pas... Voyons, monsieur, expliquez-vous. . Que venez-vous faire ici?...

DELORMEL. (Se levant.)

Je viens chercher cet enfant.

LOUISE.

Vous!

LUCIEN.

La chercher!... Me la prendre!... me l'enlever!... Allons donc!...

DELORMEL.

Faut-il donc que je vous répète qu'elle portera mon nom?

LUCIEN.

Faut-il que je vous répète qu'elle est mon sang, ma vie?

DELORMEL.

Vous l'abandonnerez peut-être un jour, monsieur.

LUCIEN.

Moi!... moi!... Mais je vous ai mal entendu!... Vous parlez de la loi; mais, est-ce que loi de la nature n'est pas plus forte, plus sacrée que celle des hommes? Quelle est donc la loi qui permet qu'on enlève un enfant à son père? Non!... vous ne voulez pas me prendre ma fille!... ma fille!... Moi seul j'ai des droits sur elle...

DELORMEL.

Des droits?... Mais aux yeux du monde et de la loi, vous n'êtes qu'un étranger pour elle.

LUCIEN.

Moi!...

DELORMEL.

Père adultérin, vous n'avez pas de droits, vous n'avez pas de devoirs.

LUCIEN.

Vous n'emmènerez pas mon enfant!...

DELORMEL.

Croyez-vous que je laisserai dans cette maison, que je verrai un jour paraître dans ce monde, une demoiselle Delormel qui aura grandi entre sa mère et l'amant de sa mère!

LUCIEN.

Je vous dis que vous ne l'emmènerez pas.

DELORMEL.

Mes ordres sont donnés, monsieur; au besoin, les magistrats me prêteront main-forte... Cet enfant va me suivre.

LOUISE.

Non, non.

LUCIEN, hors de lui.

Vous suivre, elle!... plutôt mille fois... Non, vous ne me volerez pas ma fille!... (Il se jette sur un pistolet et l'applique sur la poitrine de Delormel.) Allons, parlez, jurez... jurez-moi que vous ne venez pas me l'arracher... jurez-moi cela, ou je vous tue!...

LOUISE.

Lucien!...

LUCIEN.

Oh! je le tue!...

DELORMEL, froidement.

Attendez, la balle pourrait s'amortir sur ceci.

(Il sort de la poche de son habit un paquet de lettres.)

LUCIEN.

Qu'est-ce que cela?

DELORMEL.

Ce sont des lettres de votre mère.

LUCIEN.

De... ma... mère!...

DELORMEL.

Elle me remercie de lui avoir épargné la honte et d'avoir épargné vos jours. (Il lui tend le paquet de lettres, puis ouvre son habit.) Faites maintenant, monsieur...

LUCIEN, prenant les lettres d'une main tremblante.

Ma mère!... ma mère!...

(Il s'éloigne de Delormel et laisse tomber le pistolet à terre, en tombant lui-même accablé sur une chaise.)

DELORMEL.

Vous avez raison, monsieur, ce n'est pas aujourd'hui, c'est il y a trois ans qu'il eût fallu me tuer. (Tournant la tête du côté de la porte à droite, il appelle :) Joseph!

(Aussitôt le domestique de Delormel paraît sur le seuil de la porte, à droite, portant l'enfant, et se dirige vers la porte du fond. Lucien, abîmé dans sa douleur, la tête dans ses deux mains, ne voit plus, n'entend plus rien; mais Louise a aperçu le domestique, et s'élance vers Delormel.)

LOUISE, allant se jeter aux genoux de Delormel.

Oh! monsieur, je suis une femme coupable, je ne demande plus de pitié, je demande justice... Quelque grande que soit ma faute, mon crime, la loi ne les punit pas de mort... Eh bien, me séparer de ma fille, c'est me tuer, monsieur... c'est me tuer... (Le regardant.) Vous ne répondez pas, vous ne répondez pas, monsieur?...

DELORMEL.

Nous ne sommes plus époux, madame, mais je ne vous défends pas d'être mère.

LOUISE, se relevant.

Ah! ma fille, ma fille!... (Elle sort par le fond.)

DELORMEL, voyant pleurer Lucien.

Des larmes!... Son malheur date d'une heure à peine; moi, il y a trois ans que je souffre, il y a trois ans que je pleure. (Il sort par le fond.)

LUCIEN, sortant de son accablement et regardant autour de lui.

Seul!... je suis seul!... Oh! tout cela n'était qu'un rêve... Ma fille... (Se rassurant.) Elle est là... Lucile... (Il va à la chambre.) Ma fille!... (Il sort effrayé de la chambre à droite et court à la fenêtre. Bruit de voiture.) Ah! tout était vrai!... Lucile, ma fille!... Louise!... On me vole ma fille!...

Il veut sortir et tombe sur la chaise qui est devant son bureau. Jérôme sort de la chambre.)

JÉRÔME.

Lucien!... Lucien!...

LUCIEN.

Ma fille, on me la prend, on me l'enlève, et je ne peux pas la suivre.

JÉRÔME.

J' la suivrons, moi!...

LUCIEN, lui prenant les mains.

Toi, toi, Jérôme!...

JÉRÔME.

J'ons à faire par là.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'un salon d'été du château de M. Delormel; les portes de ce salon ouvrent sur le parc. — Meubles élégants, guéridon, canapé, fauteuils. Cheminée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, allant au fond.

Écoutez, François, écoutez donc notre belle cloche, il y avait si longtemps qu'on ne l'avait pas entendue sonner. N'avait-on pas eu l'idée dans les temps de la fondre pour en faire des liards? Mais, jarni, personne dans le pays n'a voulu prêter la main pour la descendre du clocher, et elle y est restée, et la v'là qui se remet à chanter, notre vieille Marie-Jeanne, ni plus ni moins qu'une jeunesse... Hein! est-ce gentil c' bruit-là?

FRANÇOIS, regardant dehors.

Oui, mais ce que je vois là-bas me paraît encore plus réjouissant.

LE JARDINIER.

Ah! c'est toutes les jeunes filles du pays qui, au sortir de la messe, ont voulu reconduire notre demoiselle avec la bannière qu'elle leur a donnée, et que monsieur Frédéric a si bien coloriée, qu'on dirait une vraie sainte dans un vrai nuage.

FRANÇOIS.

Les voilà!

LE JARDINIER.

Oui, avec des fleurs, des rubans, une procession, quoi! Mademoiselle est près de la bannière et monsieur Frédéric donne le bras au père Jérôme. Voyez donc comme il se redresse, le pauvre vieux, et comme à ce matin il porte bien ses soixante-quinze ans.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUCILE, PLUSIEURS JEUNES FILLES, vêtues en blanc comme elle; JÉROME et FREDERIC.

LUCILE.

Je vous remercie de m'avoir accompagnée jusqu'ici; nous venons d'assister à une belle cérémonie qui se renouvellera maintenant chaque dimanche.

JÉRÔME, rentrant appuyé sur le bras de Frédéric.

Grâce au premier consul qui n'a pas voulu que nous vivions plus longtemps comme des païens, que nous ne sommes point, nous, dà!... d'puis dix ans nos églises étaient fermées, et c'est aujourd'hui qu'on r'ouvre, enfin, au bon Dieu la porte d' chez lui!...

FRÉDÉRIC.

Aussi quelle fête pour tout le monde!... Vous en paraissez tout rageillardi, père Jérôme!... Ça fait tant de bien d'être entouré de gens heureux!...

JÉRÔME.

Quèqu' ça m' fait à moi l' bonheur des autres?... Je suis content à mon à-part, et je m' moque bien de toutes ces jeunesses... (S'adoucissant.) Allez, mes enfants, allez reporter votre jolie bannière à l'église; puis, si l' cœur vous en dit, vous reviendrez danser sur la grande pelouse, ça distraira notre demoiselle et ça n' me s'ra pas trop déplaisant. (Les rappelant.) Ah! pour ne point m' déranger, vous rentrerez par le verger... Il fait chaud, les fruits sont mûrs, je n' vous défends point d'y goûter... puis ils paraissent meilleurs quand on les prend sur l'arbre. Allez à présent.

TOUTES.

Merci, monsieur Jérôme. (Elles sortent.)

FRÉDÉRIC.

Vous venez de les rendre bien joyeuses.

JÉRÔME.

J' viens d' m'en débarrasser, voilà tout... (S'asseyant.) Ah! qu' c'est bon de r'poser ses vieilles jambes!... C'est égal, v'là une journée qui m' fera du bien... N'y a pas jusqu'à not' demoiselle, d'ordinaire si pâle, qui n'ait retrouvé à c' matin ses bonnes couleurs d'autrefois.

LUCILE.

Vraiment, mon bon Jérôme?

JÉRÔME.

Eh! oui.

LUCILE.

C'était une si touchante solennité!... Grâce à vous, monsieur Frédéric, rien n'y a manqué.

FRÉDÉRIC.

Je ne mérite pas tant d'éloges, mademoiselle... J'étais depuis longtemps dans ce pays... monsieur Jérôme m'avait permis de venir quelquefois dessiner l'admirable vue qu'on a de ce parc, et lorsqu'on vous a rendu votre église, j'ai essayé de m'acquitter un peu en la décorant de mon mieux. (Soupirant.) Ma tâche est accomplie, mademoiselle, et je vais prendre congé de vous.

LUCILE.

Vous partez!... (Bas.) Entends-tu, Jérôme?

JÉRÔME.

Quoi?

LUCILE.

Il part!

JÉRÔME.

Eh! quèqu' ça m' fait à moi? ce n'est point m' n'affaire; seulement j' trouve ça bête d' s'en aller l' jour où tout l' pays est en joie, où la santé est revenue à not' demoiselle, qu'elle en est rose et gaie... Tiens, la v'là redevenue pâle et triste.

LUCILE.

Vous êtes donc forcé de partir?

FRÉDÉRIC.

Ma sœur me rappelle à Paris, mademoiselle, je l'ai quittée depuis près d'un an, j'ai achevé toutes les études que j'avais à faire dans les environs, et...

LUCILE.

Mais il y a des vues superbes de la terrasse... du belvédère... du grand balcon... et bien d'autres que vous ne connaissez pas, que nous vous ferons connaître. Oh! vous avez de l'ouvrage encore pour très-longtemps.

FRÉDÉRIC.

Je resterais avec joie, mademoiselle, si je ne craignais d'être importun.

JÉRÔME.

Tenez, vous êtes un brave jeune homme... Vous aimez not' demoiselle... Not' demoiselle n' vous déteste point...

LUCILE, embarrassée.

Jérôme!...

JÉRÔME.

Est-ce que vous le détestez?

LUCILE, vivement.

Oh! non!...

JÉRÔME.

Eh ben! qu'est-ce que je disais?... Reste donc la question des écus... Soyez paisible... Monsieur de Courtenay, voyez-vous, n'est point un père... comme les autres...

FRÉDÉRIC.

Vous pensez qu'il aimerait assez sa fille pour sacrifier à son bonheur toute idée de fortune?

JÉRÔME.

Ce n'est point tout à fait sur ce sentiment-là que je compte... au contraire.

LUCILE, vivement.

Jérôme!...

JÉRÔME.

J' veux dire qu' monsieur de Courtenay est plus souvent sur mer que sur terre, qu'il n'a point seulement vu not' demoiselle de d'puis deux ans que nous sommes revenus de l'émigration, de sorte que j'aurais plus de droit que lui à me dire l'père de c't' enfant-là; car je ne l'ai jamais quittée.

LUCILE, s'approchant de Jérôme.

Oh! non, jamais!... C'est que tu m'aimes, toi!...

JÉRÔME, avec une émotion qu'il combat.

Moi? J' n'ons jamais aimé personne... Seulement à force d'être à mon à-part, j'avais fini par m'ennuyer dans ma société... C'est à c' moment-là que j'ai connu vot' mère... Elle voyageait avec vous et monsieur de Courtenay. Moi, qui n' tenais à rien, ni à ma personne, j'ai voyagé du même côté... Ça m'amusait d' vous voir grandir... Bêtise de vieux... Là-desssus la révolution arrive; monsieur de Courtenay était noble, il ne pouvait pas rester en France, mais il ne voulait pas se séparer de vous ni de vot' mère... Je me dis: Voilà des gens qui vont être arrêtés, on arrêtait beaucoup dans ce temps-là. Quand ils seront pris, je me retrouverai dans ma société, je me réennuierai.. Alors, je me laisse faire officier municipal, je fabrique un passe-port pour monsieur de Courtenay, un pour vot' mère, et puis un bon pour moi. On avait retenu not' passage sur un bateau. Ah! quand j'ai entr'aperçu la coquille de noix sur quoi qu'il fallait s'embarquer; quand j' l'ai vu sauter dessus l'eau comme un bouchon, je me suis dit: Ça m'amusera-t-y bien de sauter comme ça? et je me suis assis pour réfléchir, je me trouvais très-bien par terre; mais à ce moment-là on vous met dans la coquille de noix... Je vous entends crier, je me figure bêtement qu' vous m'appelez; je cours, et je saute dans la coquille...En me voyant, vous vous mettes à rire. Ça m'amusait de vous voir rire... Et ma foi... je suis allé où vous alliez... je suis resté où vous restiez, et me voilà encore où vous êtes. C'est-y par amitié, c'est-y par habitude?... J' savons pas... Mais j' crois que c'est par habitude.

LUCILE.

Dis donc par tendresse, par dévouement. Oh! ma mère le savait bien, elle, quand elle me disait: « Chère enfant! demain je prierai pour toi dans le ciel, et tu n'auras plus qu'un ami sur la terre... Aime-le bien... » Et, rassemblant ses dernières forces... elle me plaçait dans tes bras... En l'écoutant, tu m'embrassais... et tu pleurais. (Elle met sa tête sur l'épaule de Jérôme, qui l'embrasse, et se détourne après.) Tiens, comme à présent.

JÉRÔME.

Moi! j' pleurons point... C'est un rhume de cerveau qui va me venir.

FRÉDÉRIC.

Monsieur de Courtenay doit être heureux et fier d'avoir une fille comme vous, mademoiselle.

LUCILE.

Mon père, officier de marine distingué, a fait de longs voyages durant l'émigration; depuis notre retour en France, il a repris du service... Il a donc presque toujours été éloigné de moi... De là, peut-être, cette froideur, cette réserve dont mon cœur souffre; mais malgré sa sévérité il est juste et bon pour moi, mon père, et je serai heureuse quand on me dira: Il va revenir:

JÉRÔME.

Eh bien! soyez heureuse, not' demoiselle.

LUCILE.

Que dis-tu?... mon père!...

JÉRÔME.

M'a écrit hier... et il arrive aujourd'hui.

LUCILE, FRÉDÉRIC.

Aujourd'hui!...

JÉRÔME, à part.

Pauvre enfant! elle est si heureuse qu'elle en tremble!... (Haut.) C'est à cause de cela que j'ai voulu connaître au juste ce qui se passait dans ces deux petits cœurs-là... A présent, j' savons bien ce qui me reste à faire. (Bruit au dehors.)

LUCILE.

Une voiture!

FRÉDÉRIC.

C'est une chaise de poste qui entre dans la grande cour.

LUCILE.

Eh! c'est lui!... C'est mon père qui en descend!...

JÉRÔME.

Allez-vous-en, jeune homme, et laissez-moi manigancer la chose.

FRÉDÉRIC.

Oh! monsieur Jérôme, vous m'avez montré le bonheur!...

JÉRÔME.

Vous, montrez-moi les talons... Vous, not' demoiselle, allez vous remettre un peu, afin que monsieur votre père vous trouve tout à fait avenante. (Bas.) S'il vous voyait émotionnée comme ça, il croirait que vous avez peur de lui. (Haut.) On monte le grand escalier... Vous, par là, jeune homme, et vous par ici, not' demoiselle.

FRÉDÉRIC.

Adieu, mademoiselle Lucile.

LUCILE.

Adieu!... Non, au revoir!... (Ils sortent.)

JÉRÔME.

Il était temps!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DELORMEL, sous le nom de Courtenay.

DELORMEL.

François, vous m'avez dit que mademoiselle Lucile était dans ce salon.

FRANÇOIS.

Avec monsieur Jérôme, oui, monsieur. Mademoiselle sera retirée chez elle. Faut-il la prévenir?

DELORMEL.

Oui!... (Se reprenant.) Non, attendez, pas encore!... Laissez-nous. (Le domestique sort.)

JÉRÔME, à part.

Il n'a pas l'air plus joyeux que de coutume. (Haut.) Vot' servant, monsieur.

DELORMEL.

Bonjour, Jérôme.

JÉRÔME.

Et la santé n'est point mauvaise?

DELORMEL.

Non!...

JÉRÔME.

Et vous avez fait un bon voyage?

DELORMEL.

Oui!...

JÉRÔME.

Et vous revenez pour longtemps auprès .. de vot' fille?... (Il se lève. Delormel relève la tête.) Auprès de not' demoiselle?...

DELORMEL.

Non!...

JÉRÔME.

Oui, non, oui... C'est drôle, si j'ai bonne mémoire, vous me répondez à c't' heure tout juste comme il y a quatorze ans au village de Jeurre.

DELORMEL.

Au village de Jeurre?

JÉRÔME.

Où nous nous rencontrâmes pour la première fois. Ce jour-là, vous alliez retrouver deux personnes qu'avaient peut-être été ben coupables envers vous...

DELORMEL, avec amertume.

Oui.

JÉRÔME.

Mais à c't' heure, vous v'là revenu auprès de deux autres qui n'ont jamais eu d'idée d' vous offenser. Ce n'est pas que je tienne aux amitiés; mais enfin, vous v'là revenu auprès d'un vieux bonhomme qui n'a plus guère de temps à rester sur terre et à qui qu' vous pourriez tendr' la main comme pour lui dire adieu! (Delormel lui serre la main.) Vous v'là revenu aussi auprès d'une pauv' enfant... (Bas.) qui n'est point coupable, elle... (Haut.) que vous pourriez ben faire appeler... comme pour y dire... bonjour... ma fille...

DELORMEL.

Ma fille!

JÉRÔME.

Ah! j' vois ben que vous n'aimez point la petite... et ça se comprend un peu...

DELORMEL.

Moi... je...

JÉRÔME.

Et y en a plus d'un qui serait comme vous à vot' place... Elle ne m'est de rien à moi... mais enfin, j'ai promis à sa mère d'veiller dessus... elle a exigé ça en partant, c'te femme... c'est une promesse qu'elle m'a extorquée, quoi... Mais extorquée ou non, j' suis forcé d' la tenir à c't' heure... Eh ben! le meilleur moyen pour nous débarrasser de c't' enfant, qui nous gêne peut-être tous les deux, m'est avis que c'est d' la marier.

DELORMEL.

La marier!

JÉRÔME.

Sans dot, bien entendu... vous ne lui devez rien de vot' bien... Je me charge de lui trouver un honnête garçon qui se contentera de ce que j'ai.

DELORMEL.

De ce que tu as?...

JÉRÔME.

Ah! j'ai d's écus, allez... j'en ai que je ne sais qu'en faire... Je ne les emporterai point dans l'autre monde, pas vrai... J'aime autant les donner à c'te petite... de c'te façon, je suis encore plus sûr de me débarrasser d'elle...

DELORMEL, à part.

Brave cœur!

JÉRÔME.

Ça fait aussi que vous garderez vot' fortune... et vous ne reverrez plus Lucile.

DELORMEL.

Ne plus la voir... me séparer d'elle... pour toujours... Oh! non pas!

JÉRÔME.

Ah bah!

DELORMEL.

Tu me regardes avec surprise.

JÉRÔME.

Eh! oui...

DELORMEL.

Tu ne comprends rien à mes paroles?

JÉRÔME.

Eh! non...

DELORMEL.

Tu te demandes si, après tant de souffrances, ma raison ne s'est pas égarée?

JÉRÔME.

Eh! oui... c'est-à-dire, non... enfin...

DELORMEL.

Eh bien! écoute-moi donc. Lorsque je partis, il y a quatorze ans, emmenant avec moi cette enfant qui devait porter mon nom, je n'eus pas le courage de la séparer de sa mère, je consentis à réunir Louise à Lucile, mais à la condition que Louise laisserait ignorer à tout le monde, à tout le monde, le lieu qu'il me plairait de choisir pour retraite... Louise fit, sur la tête de sa fille, le serment que j'exigeai d'elle...

JÉRÔME.

Vous m'avez fait jurer la même chose à moi; et, comme il n'y a qu'un Dieu, nous avons tenu not' parole.

DELORMEL.

Oui, je le sais... Ce nom de Courtenay, qui était celui de ma mère et que je substituai au mien, devait d'ailleurs tromper toutes les recherches; puis est venue l'émigration. C'est sur la terre d'exil et pendant une de mes longues absences que Louise mourut; tu m'as dit quel avait été son repentir...

JÉRÔME.

Un fort repentir, monsieur.

DELORMEL.

Tu m'as dit quelles larmes elle avait versées...

JÉRÔME.

De fortes larmes, monsieur.

DELORMEL.

Quand une âme retourne vers le Créateur, Dieu la juge, l'homme doit pardonner... La mort de la coupable l'avait purifiée à mes yeux; je suis allé m'agenouiller sur sa tombe, j'ai prié... et j'ai pardonné, Jérôme...

JÉRÔME.

Et c'est d'un brave homme ce que vous avez fait là...

DELORMEL.

De ce jour, j'ai voulu ensevelir dans l'oubli le passé tout entier... j'ai tenté d'oublier ma vie et jusqu'à mon nom. C'est pour cela que je défends même encore aujourd'hui que l'on me donne jamais un autre nom que celui de Courtenay...

JÉRÔME.

Oui, monsieur.

DELORMEL.

La mort de Louise avait, pour ainsi dire, transformé mon âme. Peu à peu ma douleur est devenue moins poignante, mes blessures moins cruelles; le souvenir de sa faute s'est lentement effacé de ma mémoire, et il n'est plus resté dans mon cœur que l'image de Louise telle qu'elle était quand je l'avais aimée, jeune fille naïve et candide; quand je l'avais adorée, jeune femme chaste et pure... Il y a des maris qui pardonnent à l'épouse coupable, qui lui rouvrent leur demeure; moi qui n'avais plus le pouvoir de la ramener au foyer conjugal, à défaut de ma maison, c'est mon cœur que je lui ai rouvert... et maintenant, elle l'occupe tout entier, elle y règne comme dans nos beaux jours de bonheur et de tendresse.. Et depuis ce pardon, je ne vis plus seul, abandonné; car je la vois, je l'entends, je lui parle... (Bas.) Je l'aime, enfin, ma Louise d'autrefois, ma Louise purifiée par la mort, je l'aime, entends-tu, je l'aime!...

JÉRÔME.

Eh ben! alors, elle, la petite?...

DELORMEL.

Lucile?... Ce que j'ai longtemps éprouvé à sa vue, c'était à la fois de la pitié pour elle et une jalousie terrible, une haine implacable pour l'homme qui a brisé ma vie; c'était lui, toujours lui que je voyais dans cette enfant, jusqu'au jour où, pour m'apitoyer sur elle, tu m'as envoyé son portrait...

JÉRÔME.

Il y a un mois de ça. C'est un bon jeune homme qui l'a portraitée, not' demoiselle, un joli jeune homme qui est encore ici et que...

DELORMEL, sans l'écouter.

Ces traits, que deux années avaient presque entièrement changés, ces traits étaient la vivante image de Louise. Ce sont les yeux, c'est le regard, le sourire de ma Louise... Et j'ai voulu me réconcilier avec l'enfant comme je m'étais réconcilié avec l'âme de sa mère.

JÉRÔME.

C'est donc pour ça que vous êtes revenu?

DELORMEL.

Enfin, Jérôme, je voulais essayer de l'aimer.

JÉRÔME.

C'était une bonne idée! Eh ben! il faut essayer tout de suite... (Allant à la porte.) Lucile, mamzelle Lucile!

DELORMEL.

Que vas-tu faire?

JÉRÔME.

Lui dire d'embrasser son père, donc...

DELORMEL, bas.

Son père!...

JÉRÔME, bas.

Oh! pardon, monsieur! Il n'y a que vous et moi qui sachions ce qu'en est de ça... je suis bien vieux, monsieur, il n'y aura donc bentôt plus que vous. (Lucile entre, Jérôme l'amenant près de Delormel.) Embrassez-la, monsieur... et si je vous gêne, allez toujours, je vas fermer les yeux...

DELORMEL, prenant Lucile dans ses bras.

Lucile!...

LUCILE.

Mon père!...

DELORMEL.

Mon enfant!... (Il l'embrasse sur le front, puis s'éloigne doucement d'elle pour lui cacher son émotion. A part et en s'éloignant.) Oh! si elle était ma fille!... (Il sort.)

JÉRÔME, qui n'a pas vu ce mouvement et qui se retourne.

Eh ben! c'est-y fait? (Cherchant des yeux.) De quoi! il est parti?

LUCILE, pleurant.

Oui, parti, Jérôme!... Oh! ma mère me le disait bien... je n'ai plus que toi au monde!...

JÉRÔME.

Allons! on ne pardonne qu'aux morts!

FRANÇOIS, entrant.

Monsieur Jérôme!...

JÉRÔME.

Qué que tu veux, toi?

FRANÇOIS.

Le docteur que monsieur Frédéric a fait appeler... vous savez bien, le médecin des enfants...

JÉRÔME.

Après?

FRANÇOIS.

Il vient d'arriver... et il demande si mademoiselle de Courtenay peut le recevoir!

JÉRÔME.

Oui, oui, amène-le... (Le Domestique sort.) Essuie vite tes larmes, mon enfant, ce n'est pas poli de recevoir les gens avec un mouchoir sur les yeux. (A part.) Il arrive ben, ce docteur; il va la distraire un peu... Et ce bêta de jardinier qui n'est point revenu encore. Je vas aller au devant de lui et j'enverrai le petit tout de suite... (Revenant à Lucile.) N' faut pas en vouloir à monsieur de Courtenay... il t'aime bien... mais c'est en dedans, vois-tu, et ça ne peut pas sortir, il ne veut que ton bonheur, il me l'a dit, et j' savons à présent ce qu'il faut faire pour que tu sois heureuse... J'vas chercher l' petit! (Il sort.)

SCÈNE IV.

LUCILE, puis LUCIEN.

LUCILE.

Heureuse... quand mon père repousse mes caresses... quand ma présence lui pèse... Oh! mais, je le sens, je ne lui imposerai pas longtemps ce supplice... le mal qui me déchire et que l'amour de Frédéric avait un instant endormi... ce mal se réveille... et je crois que j'en remercie Dieu... ce n'est pas dans ce monde que je dois être heureuse...

FRANÇOIS, introduisant Lucien.

Mademoiselle, le docteur est là!

LUCILE, contenant son émotion.

Le docteur... faites entrer'... (Au Domestique.) Amenez le petit Pierre aussitôt qu'il arrivera.

FRANÇOIS.

Oui, mademoiselle... (A Lucien.) Monsieur, voici mademoiselle!

SCÈNE V.

LUCILE, LUCIEN, puis LE PETIT PIERRE.

LUCIEN, saluant.

LUCILE.

Monsieur Frédéric nous avait annoncé votre visite, monsieur.

LUCIEN.

Mon ami m'a écrit qu'un pauvre enfant auquel vous vous intéressez, mademoiselle, réclamait tous mes soins. (Souriant.) Mes clients ordinaires, les pauvres de mon village, pouvaient se passer de moi quelques jours... je suis parti... je croyais en arrivant trouver Frédéric à l'adresse qu'il m'avait indiquée... Il n'y était pas... Sans doute, il eût été plus convenable que je vous fusse présenté par lui, mais on m'appelait auprès d'un enfant en danger, et j'ai cru devoir ne pas perdre un instant.

LUCILE.

Merci, monsieur, on nous avait bien dit tout ce qu'il y avait de charitable bonté dans votre cœur... Encore une fois, merci, monsieur!... (Elle lui tend la main, Lucien regarde alors plus attentivement Lucile.)

LUCIEN.

C'est singulier...

LUCILE, apercevant le petit Pierre, que François amène, court à lui et ne voit pas l'émotion de Lucien.

Enfin vous voilà!... Où donc est Jérôme? ne l'avez-vous pas rencontré?

LE JARDINIER.

Non, mamzelle, j' sommes rentré par le verger.

LUCIEN, à part.

Quelle étrange ressemblance!

LUCILE.

Allez maintenant, et empêchez, s'il se peut, que Jérôme aille inutilement jusqu'à la ferme... (Le Jardinier sort.)

LUCIEN, à part.

Le même son de voix!...

LUCILE, amenant le petit garçon.

Monsieur, voici notre petit malade!

LUCIEN, cherchant à se remettre.

Votre malade... Approche, mon ami, donne-moi ta petite main, puis, regarde-moi... En effet, la fièvre le consume... Mais rassurez-vous, mademoiselle, sa vie n'est pas en péril!

LUCILE, s'approchant vivement de Lucien.

Bien vrai, monsieur?

LUCIEN, la regardant encore.

Oh! c'est incroyable...

LUCILE.

Voyez donc pourtant comme il est pâle... et faible, comme son regard semble éteint!

LUCIEN.

Oui, c'est une pauvre petite créature engendrée dans la misère... cet enfant doit être orphelin...

LUCILE, étonnée.

Orphelin... Oui, c'est vrai, mais comment avez-vous pu deviner cela?

LUCIEN.

Oh! je les reconnais bien vite, ces pauvres déshérités de la tendresse maternelle... j'en ai tant vu dans mes recherches!...

LUCILE.

Vos recherches?

LUCIEN.

Ceux dont la mère est morte ou que leur mère a délaissés au berceau n'ont jamais le sourire des autres petits enfants... ce sourire de bonheur céleste qui ne peut éclore que sous les baisers maternels...

LUCILE.

Oh! cela doit être vrai!

LUCIEN.

Voyez leurs yeux... ils ne sont pas clairs et limpides comme ceux des autres enfants, ils ont été si souvent obscurcis par les larmes... leur regard incertain semble toujours chercher celle qui n'est plus là!.. Oh! je le sais, moi, qui ai perdu ma fille... ma fille qu'on m'a enlevée, mademoiselle... ma fille, qui n'a pas connu son père et qui a perdu sa mère peut-être... Depuis quatorze ans j'étudie sur les enfants que je trouve sur mon passage les souffrances qu'elle a dû subir, elle! Et... lorsque je rencontre une de ces pauvres petites créatures dont le sourire est triste, dont la voix ne répète pas à chaque instant ce doux cantique écrit tout entier dans ces deux mots: ma mère! mon cœur la reconnait bien vite, et je m'écrie : Toi aussi, tu es orpheline comme elle!

LUCILE.

Vous avez raison, monsieur; c'est la source d'une tristesse éternelle.

LUCIEN.

Voilà ce qu'ils sont enfants... Plus tard, si c'est une fille, son front est pâle, son visage est empreint de mélancolie, et sa tête, penchée vers la terre, semble dire : Ma mère, n'est-ce pas là que tu es? Ma mère, n'est-ce pas là que tu m'attends?

LUCILE, la tête baissée et à voix basse.

Oui, pour celle qui n'a plus de mère... L'isolement, l'abandon, les larmes!...

LUCIEN.

Je vous ai attristée, mademoiselle. (Lucile ne l'entend pas et reste les yeux baissés vers la terre.)

LUCILE, bas et regardant la terre.

Ma mère, n'est-ce pas là que tu es? ma mère, n'est-ce pas là que tu m'attends?

LUCIEN.

Ai-je imprudemment rouvert une blessure? (La regardant attentivement.) Tout à cette étrange ressemblance, je n'avais pas remarqué l'altération de ses traits... (Lui prenant doucement la main.) Sa main est brûlante! (Haut.) Vous souffrez, n'est-ce pas, vous souffrez, mademoiselle.

LUCILE.

Moi aussi, monsieur, je suis orpheline, orpheline comme celle que vous cherchez.

LUCIEN, l'examinant à part.

Ah! mais son état est bien plus alarmant que celui de cet enfant! c'est pour elle qu'on aurait dû m'appeler!... (Haut et avec tendresse.) Mademoiselle, remettez-vous, et laissez, je vous prie, votre main dans la mienne. Dieu vous a pris votre mère mais vous a laissé votre père... votre père qui doit tendrement vous aimer, mademoiselle.

LUCILE.

Mon père...

LUCIEN.

Votre santé ne l'a-t-elle jamais inquiété?

LUCILE.

Jamais!

LUCIEN.

Il ne sont donc pas le prix du trésor qu'il possède?...

LUCILE.

Mon père est presque toujours absent...

LUCIEN.

A qui donc alors êtes-vous confiée, mademoiselle?

LUCILE.

A un vieux serviteur qui ne m'a jamais quittée, c'est lui qui cherche à me distraire quand je suis triste, qui me console quand je pleure, qui me prodigue des soins quand je souffre...

LUCIEN.

Et vous souffrez souvent?...

LUCILE.

Ah! non, et je ne suis pas toujours pâle comme vous me voyez en ce moment. Quelquefois, le matin, je m'éveille tout autre que je n'étais la veille, le sang qui circule moins lentement dans mes veines, colore mon visage, je me sens des désirs de vivre, de courir à travers la campagne; ces jours-là mon cœur bat avec une force qui m'étonne. Tout ce qui m'entoure prend un aspect nouveau pour moi, le ciel est plus beau, les fleurs ont des parfums inconnus, l'air que je respire est plus pur, j'aime la vie enfin, je l'aime avec passion... je l'aime... comme si elle devait bientôt m'abandonner.

LUCIEN, à part.

Oh! je les reconnais, ces terribles symptômes!...

LUCILE.

Mais, docteur, vous oubliez que ce n'est pas de moi qu'il s'agit... occupons-nous de notre petit malade.

LUCIEN.

La guérison de cet enfant est facile. Mademoiselle, ce qu'il lui faut, ce sont des soins qu'un peu d'argent lui procurera bientôt...

LUCILE.

Oh! l'argent ne manquera pas, ni les soins non plus... Je serai sa garde-malade... Il fera tout ce que vous lui recommanderez... n'est-ce pas mon petit Pierre... Tenez, docteur, (Avec une agitation fébrile.) écrivez votre ordonnance... Oh! je suivrai bien toutes vos prescriptions. Depuis que vous m'avez dit que je n'avais rien à craindre pour cet enfant... Oh! je me sens toute joyeuse... (S'arrêtant.) C'est singulier! Cette joie m'oppresse... m'étouffe... Il me semble que mon cœur est plein de larmes... qu'il va briser ma poitrine...

LUCIEN, vivement.

Mademoiselle, il faut que je voie votre père!

LUCILE.

Mon père!

LUCIEN.

A l'instant, tout à l'heure!

LUCILE.

Oh! non... si c'est pour lui parler de moi, de ma santé, ne le voyez pas, monsieur, c'est inutile... Je ne souffre plus, je ne me plains pas... Oh! je me sens très-bien, très-forte. Et je veux vous montrer tous les beaux sites qu'admire monsieur Frédéric. Je veux aussi que vous connaissiez mon bon ami.

LUCIEN.

Votre ami...

LUCILE.

Et tenez, le voilà.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JÉROME.

LUCIEN, le regardant.

Jérôme!!

LUCILE.

Il le connait.

JÉRÔME.

Eh! ben, qu'est-ce qu'il a dit le docteur? (Allant à Lucien et s'arrêtant en le reconnaissant.) Bonté du ciel!...

LUCIEN, bas de lui.

Jérôme! c'est toi, n'est-ce pas? c'est bien toi?...

JÉRÔME.

Oui, monsieur Lucien. Je ne peux pas vous dire le contraire. C'est moi et dans un joli embarras!

LUCIEN.

Tu es ici depuis combien de temps? Depuis quatorze ans, n'est-ce pas? Il y a quatorze ans que tu es auprès de cette jeune fille! qui lui ressemble tant à elle... parle, mais parle donc....

JÉRÔME, très-ému.

Ah! j'en suis tout ahuri! j'en deviens sourd!

LUCIEN.

Cette jeune fille... c'est donc... (Allant à elle.) Oh! mon Dieu, vous vous appelez Lucile, n'est-ce pas mon enfant?

LUCILE.

Oui, monsieur, mais comment le savez-vous?

LUCIEN.

Comment je le sais, moi, moi...

JÉRÔME, bas et vivement.

Et sa mère, ne lui faites pas mépriser sa mère.

LUCIEN, bas.

Oh! je me tairai... je me tairai... mais je peux la regarder, du moins.

LUCILE.

Vous ne me dites pas, monsieur, d'où vient que vous savez mon nom.

LUCIEN.

Votre nom... Oh! je l'ai dit souvent, votre nom...

JÉRÔME.

Eh! parbleu, c'est monsieur Frédéric qui vous l'aura appris.

LUCIEN.

Frédéric, oui, oui, c'est lui.— Il me disait : C'est un ange que ma Lucile, et quand vous la verrez, Lucien. — Lucien, c'est mon nom, à moi, et vous ne l'avez jamais prononcé, mon nom.

LUCILE.

Si fait, avec lui.

LUCIEN.

Ah! c'est un brave jeune homme! et il avait raison, quand il me disait que je vous trouverais belle, que je vous aimerais comme ma fille.

JÉRÔME, pleurant.

Au nom du bon Dieu, monsieur, calmez-vous?...

LUCIEN, bas.

Ah! tu vois, je suis calme!... bien calme. (Haut.) Ma fille... qui se nommait Lucile comme vous.

LUCILE.

On vous l'a prise et vous la cherchez?

LUCIEN.

En vous voyant, mademoiselle, je l'ai retrouvée, oui, elle a votre âge... vos traits... elle est belle... Oh! oui... Jérôme... elle est bien belle ma fille...

JÉRÔME.

Allons! du courage, mon Dieu! Soyons des hommes, des vrais hommes... (Haut.) voyons, docteur, il faudrait bien s'occuper un peu du petit.

LUCILE.

Comme vous me regardez, monsieur, vous pleurez...

JÉRÔME, pleurant.

Oui, c'est le petit qui l'émouve comme ça.

LUCIEN, à part.

Et ne pouvoir parler... et ne pouvoir lui dire...

JÉRÔME.

Pauvre homme!

LUCILE, à Jérôme.

Tu pleures aussi, toi?

JÉRÔME.

Moi... oui... c'est aussi à cause du petit.

LUCILE.

Mais le docteur en répond.

JÉRÔME.

C'est égal... ça me peine d' savoir qu'il couve une forte coqueluche, et il faut soigner ça tout de suite. Je vais l'emmener avec le docteur... Allons, viens, petit Pierre... viens, tu peux te vanter de m'avoir amené une fière souleur, toi; allons, docteur, faut nous en aller.

LUCIEN.

Partir!...

LUCILE.
Déjà!

JÉRÔME, bas.
Il le faut, le courage vous manquerait.

LUCIEN.
Oh! je ne partirai pas sans l'avoir embrassée.

JÉRÔME, bas.
Diable d'homme, va, est-ce que ça se peut?

LUCIEN, bas.
Je donnerais la moitié de ma vie pour un baiser d'elle.

JÉRÔME, bas.
Eh ben!... je vas tâcher de vous économiser ça... (Haut.) Mamzelle Lucile...

LUCILE.
Que veux-tu?

JÉRÔME.
Moi, rien... c'est le docteur qui me dit... C'est une bête d'idée qu'il a... il vous propose un marché, quoi?

LUCILE.
Un marché?

JÉRÔME.
Il soignera vot' petit malade, et pour lui payer chaque visite, vous lui permettrez d'embrasser votre joli visage, qui lui rappelle si bien... la figure de sa fille... (Bas.) Je crois qu'on ne peut pas lui refuser ça à ce digne jeune homme.

LUCILE, à part.
Pauvre père! (Haut.) J'accepte le marché, monsieur... embrassez-moi... et que Dieu vous rende celle que vous pleurez!

LUCIEN, l'embrassant.
Mon enfant!... mon enfant... (Il la presse sur son cœur en pleurant.)

JÉRÔME.
Allons à présent... venez... venez... docteur.

LUCIEN.
Oui, oui!... je te suis, oh! j'emporte du bonheur! (Il sort avec Jérôme et l'enfant; Lucile les regarde s'éloigner.)

SCÈNE VII.

LUCILE, puis DELORMEL.

LUCILE.
Si jeune encore et si cruellement éprouvé! comme il aurait aimé sa fille, lui!

DELORMEL, entrant.
Vous êtes seule, Lucile?

LUCILE.
Mon père!

DELORMEL.
Je vous ai quittée bien brusquement tout à l'heure, pardonnez-le-moi.

LUCILE.
Vous pardonner, moi... mon père....

DELORMEL.
J'avais espéré qu'il me serait possible... permis, veux-je dire, de rester avec vous toujours...

LUCILE.
Avec moi?

DELORMEL.
Mais on ne commande pas à sa destinée, nous devrons donc encore nous séparer. Mais cette fois, avant de nous quitter, j'aurai fait ce que je dois faire pour vous. J'aurai assuré votre avenir, et si le ciel exauce mes vœux, votre bonheur. J'ai causé de cela ce matin avec votre ami Jérôme. Vous avez deviné déjà qu'il s'agit pour vous d'un mariage.

LUCILE.
Un mariage? (A part.) Jérôme lui a donc tout appris. (Haut.) Et vous pensez, mon père...

DELORMEL.
Je pense que Jérôme avait raison... et qu'il est temps de vous choisir un mari, digne de vous, digne du nom que vous portez. — Jérôme me parlait d'un établissement modeste...

LUCILE, à part.
C'est bien cela...

DELORMEL.
Mais il oubliait que je vous donne en dot la moitié de ce que je possède... D'ailleurs, pendant qu'il songeait à vous chercher un mari, j'avais déjà promis votre main.

LUCILE.
Ah!

DELORMEL.
J'ai écrit à votre futur de venir me rejoindre ici... il arrivera dans deux jours, je vous le présenterai.

LUCILE.
Oh! mon Dieu!

DELORMEL.
C'est un jeune homme très-distingué, dont la famille est entourée de respect... Sa fortune est égale à celle que je vous donne.

LUCILE.
Mais il ne me connaît pas, il ne peut m'aimer...

DELORMEL.
Il vous aimera... Enfin, monsieur Desparville est un loyal gentilhomme... vous approuvez ce que j'ai fait?

LUCILE, avec effroi.
Oui... oui... mon père.

DELORMEL.
Dieu m'est témoin que je voudrais vous savoir heureuse.

LUCILE, avec une profonde émotion.
Heureuse!...

DELORMEL.
Mais qu'as-tu donc, tu pâlis?...

LUCILE.
Moi... oh!... si je pouvais mourir!... (Elle tombe évanouie.)

DELORMEL.
Tu chancelles... (Poussant un cri.) Ah! Lucile! Lucile! du secours!... vite du secours!...

FRANÇOIS, accourant.
Ah! not' chère demoiselle!... Heureusement le docteur est encore là, monsieur...

DELORMEL.
Appelez... appelez-le... (Le Domestique sort, Delormel s'agenouille auprès de Lucile.) Lucile, mon enfant!... parle moi! réponds moi!... Mais on ne viendra donc pas?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.
Où est-elle? (Apercevant Lucile.) Grand Dieu! (Il s'élance auprès de Lucile et s'agenouille en face de Delormel.) Oh! cette horrible pâleur!... sa main est glacée... (Il a pris une de ses mains.)

DELORMEL, tressaillant à sa voix.
Cette voix!... (En disant ces mots, il relève la tête et regarde en face Lucien qui le regarde aussi. Jérôme entre.)

DELORMEL, saisissant l'autre main de Lucile qu'il retire des mains de de Lucien.
Lui!... que faites-vous ici?... (Lucile se relève lentement.) Que faites-vous près d'elle? (Allant à lui.) Sortez, monsieur...

LUCIEN, avec fermeté.
Monsieur, il y a deux hommes qu'on ne peut éloigner du chevet d'un malade, le prêtre et le médecin. Je suis médecin, monsieur, je reste.

DELORMEL, avec fureur.
Oh! sortez, vous dis-je, sortez!

JÉRÔME, bas à Delormel.
Laissez-le la sauver aujourd'hui, monsieur, vous le chasserez demain.

ACTE IV.

Une terrasse du parc de M. Delormel. — A gauche, au premier plan, un pavillon élevé de quelques marches. Bancs et chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELORMEL, JÉRÔME.

DELORMEL, allant à Jérôme qui sort de la droite.
Jérôme, vous sortez de chez Lucile... quelle nouvelle m'apportez-vous?

JÉRÔME.
Le mieux d'hier se soutient, monsieur; not' demoiselle vient d'entrer dans le parc avec...

DELORMEL.
Avec lui... n'est-ce pas? avec lui encore! avec lui toujours!!

JÉRÔME.
Une faiblesse pourrait prendre à not' demoiselle, et dans ce cas-là, le docteur ferait mieux que nous, monsieur.

DELORMEL.

Vous avez envoyé à Lyon chez M. Landry...

JÉRÔME.

Un autre fameux médecin que vous avez appelé en consultation? Oui, monsieur, et c'est M. Frédéric qui a voulu l'aller chercher lui-même — Vous savez, M. Frédéric, ce jeune peintre... oh! il ramènera M. Landry aujourd'hui, j'en réponds... C'est un bon jeune homme, M. Frédéric... bien dévoué à not' demoiselle, M. Frédéric.

DELORMEL.

J'ai cédé à vos instances, Jérôme; je n'ai pas chassé, comme j'aurais dû le faire, l'homme que la fatalité seule, vous me l'avez juré, ramenait sous mon toit. J'ai permis qu'il donnât à Lucile les premiers soins que son état réclamait, mais elle est mieux ce matin. M. Landry arrivera tout à l'heure, sans doute, la présence de M. Lemonnier est donc inutile. Faites qu'elle ne me soit pas imposée plus longtemps.

JÉRÔME.

Je vous promets que M. Lucien partira dans la journée... quoique, à vrai dire, not' demoiselle soit bien faible encore. T'nez, hier au soir, quand nous l'avons portée toute pâmée dans sa chambre... je pensais malgré moi à sa pauvre défunte mère... et je me disais : Est-ce que moi, qui suis si vieux, je vas encore voir mourir celle-là, qu'est si jeune?

DELORMEL.

Oh! ne me dis pas que Lucile peut mourir!... que me resterait-il si Dieu me la reprenait?...

JÉRÔME.

Vous l'aimez donc, c'te chère petite?...

DELORMEL.

Tu doutes encore de ma tendresse pour elle, toi, qui as retenu mon bras prêt à frapper avec ces seules paroles, il peut la sauver! et je n'ai pas tué cet homme et il est chez moi! comprends-tu, chez moi? et il est près d'elle!... oh! mais avec lui sont revenus tous les tourments de la jalousie... Il me semble qu'il vient m'enlever Louise une seconde fois.

JÉRÔME.

Si M. Lucien a commis une grosse faute dans sa vie, il en porte rudement la peine, et c'te peine-là, il l'accepte comme une justice de là-haut... J'vous réponds, moi, qu'il n'abusera pas de ce que le hasard lui a fait découvrir. Si vous n'êtes point entièrement rassuré là-dessus, m'est avis qu'il y a un moyen d'empêcher quiconque de se mêler de ce qui ne regarde que vous; c'est-à-dire du bonheur de not' demoiselle; c'bonheur-là, faites-le tout seul, faites-le tout de suite... m'est encore avis que ce s'rait une manière de vous venger de M. Lucien, qui ne peut rien faire, lui, pour notre demoiselle. Je no me connaissons point en vengeance, monsieur, mais il me semble que celle là serait une vraie vengeance d'honnête homme.

DELORMEL.

Oui... oui... je veux que Lucile soit heureuse, heureuse par moi seul.

JÉRÔME.

C'est ça! vous l'avez déjà fait élever comme une princesse, elle est savante ni plus ni moins qu'un livre, elle sera riche... je ne vois plus qu'une chose qu' vous pouvez faire pour elle... c'est d' la marier... je vous en avais déjà touché trois mots hier.

DELORMEL.

Oui, tu as raison, Jérôme... il faut donner à Lucile un soutien, un protecteur qui nous remplace quand nous ne serons plus là...

JÉRÔME, *à part.*

Voilà déjà une bonne parole. (*Haut.*) Quant au mari...

FRANÇOIS, *annonçant.*

M. Desparville!... vient d'arriver.

DELORMEL.

C'est bien, je vais le recevoir, le présenter à Lucile... (*A Jérôme.*) Monsieur d'Esparville est le mari que je lui destine!...

(*Il sort.*)

JÉRÔME.

Son mari!...

SCÈNE II.

JÉRÔME.

Son mari! ah! jarni-dieu! moi qui croyais avoir si bien tout manigancé, je me disais : Qui veut la fin veut les moyens, qui veut le mariage veut l'mari, et l' mari sera M. Frédéric, puisqu'il est là tout prêt sous la main... Ouitch! il se trouve que je me suis donné tout ce mal là pour un inconnu, un intrigant qui n'épouse not' demoiselle qu' pour ses écus puisqu'il ne la connaît seulement point. Comment lui annoncer ça à c'te chère petite?.. J'avais bien besoin de m'attacher à c' t' enfant là... elle ne m'est rien après tout... et j' suis là à me tourmenter, à me tourner le sang, et v'là quatorze ans qu' ça dure... j'en ai assez... j'en ai trop... ah! ma foi, qu'ils s'arrangent... je ne veux point en faire une maladie... je m'en retournerai à mon à-part, aujourd'hui, tout à l'heure, c'est ça... j' vas faire mon paquet sans rien dire à personne... j' suis mon maître, moi! ah! mais!! j' peux faire c' que j' veux, moi... ah! oui! !! et quand je n' s'rai plus ici... (*s'arrêtant.*) Eh ben! quand je n' s'rai plus ici... il m' manquera quelque chose... j' suis devenu une vieille bête d'habitude..... il m' manquera cette jolie petite mine rose qui m' réjouissait la vue, ce bon sourire d'enfant qui m' chatouillait le cœur... je n'entendrai plus c'te voix si douce qui m' disait câlinement : mon bon Jérôme! je t'aime bien... et il n'y a qu'à moi qu'elle dit ça... j' suis sûr que ma vilaine figure lui manquera aussi... eh! ben non, jarniquoi... je ne m'en irai point, je ne laisserai point M. Delormel nous faire mourir à petit feu not' chère demoiselle. Je dirai à Lucien c' qui s' passe, et à nous deux nous empêcherons c' mariage de malheur. Justement le v' là avec sa fille... car c'est sa fille... et il saura bien la défendre, lui. — J' vais décommander son départ d'abord... et puis après... nous verrons... ah! oui, nous verrons!...

(*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

LUCIEN, LUCILE, *arrivant par la droite. — Lucile marche appuyée sur le bras de Lucien.*

LUCIEN.

Votre marche devient chancelante, notre promenade s'est trop prolongée. Il faut rentrer, mademoiselle.

LUCILE.

Déjà m'enfermer dans ma chambre, si solitaire et si triste. Oh! non, docteur, laissez-moi respirer encore cet air embaumé de nos prairies, laissez-moi au milieu de mes fleurs, leur parfum enivre dit-on, il me fera peut-être oublier...

LUCIEN.

Quel souvenir pénible voulez-vous donc chasser?

LUCILE.

Ce n'est pas un souvenir, c'est un rêve que je voudrais effacer de ma mémoire.

LUCIEN.

Un rêve...

LUCILE.

Oui, un rêve de bonheur.

LUCIEN.

Est il donc, à votre âge, un rêve heureux qui ne puisse se réaliser?

LUCILE.

Un moment j'ai espéré... à ce moment-là, docteur, je vous aurais dit, à mains jointes, faites-moi vivre... à présent, si ce n'était une offense à Dieu, je vous dirais : laissez moi mourir.

LUCIEN.

Mourir! vous voulez mourir!... vous!... oh! mais ce rêve... ce secret de votre cœur, vous me le direz... je le veux...

LUCILE, *surprise.*

Vous le voulez?...

LUCIEN.

Vous me demandez à quel titre je vous parle ainsi... moi qui ne suis pour vous qu'un étranger, un indifférent que le hasard a placé sur votre route. Mais je suis médecin et le médecin est un ami à qui l'on ne doit rien cacher... vous vous taisez, et vous pleurez... allons, chère enfant, confiez-moi vos peines, car je suis votre ami... oh! oui, depuis longtemps... je vous l'ai dit, vous avez l'âge et les traits de la fille que j'ai perdue... vous qui me la rappelez si bien, laissez-moi pour un moment croire que c'est elle qui est près de moi. Dieu me devait bien cette heure d'illusion pour quatorze années de désespoir et d'abandon, mais ma Lucile à moi me laisserait lire dans ses yeux, dans son cœur... Oh! la tendresse d'un père est plus clairvoyante que la science du médecin; ce que la science cherche, la tendresse le devine, puis ce qu'on cache au médecin, on le dit à son père.

LUCILE.

A lui?... Oh! non, il me fait peur.

LUCIEN, *s'oubliant.*

Peur de lui!... Oh! vous ne le connaissez pas, ce pauvre père... vous ne savez pas ce que pour vous il a souffert, ce que pour vous il souffre encore!...

LUCILE.

Que dites-vous?...

LUCIEN, *se reprenant.*

Je dis qu'il est bien à plaindre votre père, qu'il faut avoir pitié de lui, mon enfant, que pour lui il faut vivre.

LUCILE.

Ah! s'il me parlait comme vous me parlez, monsieur... si sa voix était douce comme la vôtre, elle irait jusqu'à mon cœur... et mon cœur n'aurait point de secrets pour qui saurait si bien l'interroger. Tenez, en vous écoutant, j'éprouve une émotion qui m'était inconnue, et que je cherche vainement à définir... Vous êtes ici depuis quelques heures à peine, et il me semble que vous êtes déjà pour moi un ami sincère et dévoué.

LUCIEN.

Oh! oui, bien sincère, bien dévoué!...

LUCILE.

Comme Jérôme?...

LUCIEN.

Oui, oui, comme Jérôme.

LUCILE.

Je lui aurais bien tout dit à lui... mais il est un peu vieux, mon bon Jérôme, il ne croirait pas à un rêve; puis il prétend n'avoir jamais aimé personne, il ne me comprendrait pas si je lui disais : Aimer, être aimé, c'est la vie, et je meurs parce qu'on me défend d'aimer celui qui m'aime.

LUCIEN.

Frédéric, n'est-ce pas?...

LUCILE.

Oui, lui, si bon, si leyal!... Je l'aimais surtout depuis ce rêve que je vais vous dire... (Souriant.) à présent que vous êtes mon ami... Ah! cela me fait du bien d'appeler quelqu'un mon ami.

(Ils s'asseyent.)

LUCIEN.

Je vous écoute, mon enfant.

LUCILE.

Une nuit, que la fièvre sans doute agitait mon sommeil, j'eus comme une apparition céleste... Mes yeux étaient fermés, et pourtant je voyais... Ah! comme je vois en ce moment. Ma mère était près de moi...

LUCIEN, à part.

Sa mère!...

LUCILE.

Et comme au temps de mon enfance, elle se penchait vers moi pour m'embrasser... Je sentais encore glisser sur mon visage les boucles de ses beaux cheveux noirs... Elle n'avait plus cette tristesse que mon amour même n'avait jamais pu vaincre. Son regard brillait de bonheur, le sourire était sur ses lèvres... Elle me parait elle-même comme on pare une mariée... Sa main attachait le voile à mon front, le bouquet sur mon cœur... puis comme je m'agenouillais pour recevoir sa bénédiction, une autre personne s'inclinait aussi devant elle... c'était un jeune homme, et ma mère prenant ma main, la plaçait dans la main de mon fiancé... et ce fiancé choisi par ma mère, béni par elle, c'était lui... c'était Frédéric... Oh! ce rêve s'explique à présent... ce n'est que dans le ciel que je dois être heureuse.

LUCIEN.

Oh! non, votre rêve s'accomplira, Lucile. Le fiancé choisi par votre cœur, béni par votre mère, ce fiancé sera votre époux...

LUCILE.

Mon père a promis ma main.

LUCIEN.

A qui donc?

LUCILE.

A monsieur Desparville, qu'il attend.

LUCIEN.

Monsieur de Courtenay retirera sa parole... monsieur Desparville ne viendra pas.

JÉRÔME, entrant.

Monsieur Desparville... il est ici.

SCÈNE IV.

LUCIEN, LUCILE, JÉRÔME.

LUCIEN et LUCILE.

Ici!...

JÉRÔME.

Il va être présenté tout à l'heure à not' demoiselle comme son mari.

LUCILE.

Déjà!...

LUCIEN.

Vous refuserez la main de monsieur Desparville.

LUCILE.

Résister à mon père!... Jamais!...

LUCIEN.

Mais ce mariage veus tuera.

LUCILE.

J'obéirai.

LUCIEN.

Non. Si votre mère n'est plus là pour vous défendre, Dieu vous a envoyé un protecteur... et ce protecteur... ce sera moi.

LUCILE.

Vous ne pourrez rien, monsieur.

LUCIEN.

Rien pour vous!... je ne pourrais rien pour vous!... Vous le verrez bien!... Je ne pars plus, Jérôme; elle souffre, elle est malheureuse, il s'agit de défendre son bonheur et sa vie, je ne pars plus.

JÉRÔME.

J'avais bien compté là-dessus, et j'ai renvoyé vot' cabriolet qui venait vous prendre... sur l'ordre de monsieur de Courtenay.

LUCILE.

Monsieur, je vous en supplie, ne tentez pas auprès de mon père un effort inutile... il ne comprendra pas, d'ailleurs, que vous preniez un si vif intérêt à mon sort.

LUCIEN.

Oh! il le comprendra.

LUCILE, surprise.

Je ne le comprends pas moi-même.

LUCIEN.

C'est que vous ne savez pas ce que je vais lui rappeler.

LUCILE, à part.

Tout cela est bien étrange.

JÉRÔME, qui est allé au fond, revenant avec effroi.

Voilà monsieur de Courtenay.

LUCIEN, avec calme.

Très-bien. (Bas.) Emmène cette enfant.

JÉRÔME, avec émotion.

Venez, not' demoiselle... rentrez chez vous.

LUCILE.

On dirait que tu trembles, Jérôme... que va-t-il donc se passer ici?...

JÉRÔME.

Le bon Dieu seul le sait.

LUCILE, à part.

Et moi, je veux le savoir aussi.

JÉRÔME.

Le voilà... Rentrez que je vous dis, mais rentrez donc. (A peine Jérôme et Lucile ont-ils disparu par la droite, que Delormel paraît au fond.)

SCÈNE V.

LUCIEN, DELORMEL.

DELORMEL, s'arrêtant au fond.

Encore ici, monsieur!...

LUCIEN.

Si vous n'étiez pas venu à moi, monsieur, je serais allé à vous.

DELORMEL.

Que pouvons-nous donc avoir à nous dire?... Vous êtes médecin, vous avez du moins invoqué ce titre pour rester auprès d'une personne à laquelle vos soins semblaient être nécessaires; l'arrivée prochaine du docteur Landry, qui a toute ma confiance, et que j'ai fait appeler, rend ici votre présence inutile, j'avais chargé Jérôme de vous le faire comprendre... peut-être a-t-il omis de vous offrir les honoraires qui vous sont acquis. — Comme nous ne devons plus nous revoir, il est juste que je répare cet oubli... (Il met une bourse sur la table.) Maintenant, monsieur, tout est fini, je pense entre nous...

LUCIEN.

Non, monsieur, et je vous dirai aujourd'hui encore ce qu'hier je vous ai dit déjà.. Je reste...

DELORMEL.

Rester... vous... chez moi! Vous ne parlez pas sérieusement, monsieur.

LUCIEN.

Je m'efforcerai d'être calme, et rien ne me fera me détourner du but que je dois, que je veux atteindre... Et vous m'écouterez, monsieur, comme autrefois je vous ai écouté, moi. — Vous n'avez pas cru, n'est-ce pas, que je m'étais facilement résigné à mon malheur, vous n'avez pas cru que je vous abandonnerais, sans essayer de reconquérir le bien si précieux que vous m'aviez ravi. — Frappé comme par la foudre, demeuré après votre départ, et pendant plusieurs semaines entre la vie et la mort, je ne pus me mettre à votre poursuite que lorsque vous aviez déjà su rendre vaines toutes mes recherches. — Si vos précautions eussent été moins bien prises, si j'avais retrouvé

vos traces, j'étais déterminé à ressaisir par la ruse ou par la violence, le trésor que vous étiez venu me dérober. — Dieu ne m'a pas permis de vous rejoindre. Quatorze ans se sont écoulés... le hasard, je blasphème, la Providence m'a enfin conduit dans cette maison, et je vous le jure, monsieur, si j'avais trouvé Lucile heureuse, heureuse par vous, j'aurais accepté mon malheur comme une expiation : Enfermant à jamais dans mon cœur mon désespoir et mon secret, je serais parti... peut-être même alors je vous aurais pardonné.

DELORMEL, avec amertume.

Pardonné?...

LUCIEN.

Oh! c'est que le plus coupable de nous deux à présent, ce n'est pas moi, monsieur; pour excuser ma faute... mon crime, si vous le voulez, j'avais une jeunesse ardente, une passion insensée; je n'avais pas froidement prémédité votre malheur, je ne m'étais pas abrité derrière la loi pour vous assassiner, je vous offrais ma poitrine découverte; vous auriez pu tuer le corps, vous avez voulu tuer l'âme... Mais là, monsieur, doit s'arrêter votre haine; pour assouvir votre vengeance, n'est-ce pas assez d'une tombe? je ne vous laisserai pas en creuser une autre.

DELORMEL.

Je ne vous comprends pas, monsieur...

LUCIEN.

Par respect pour la mémoire d'une mère, pour l'innocence d'une enfant, ce n'est que comme médecin que j'ai interrogé Lucile. — Il m'a suffi de quelques minutes pour apprécier toute l'étendue du mal, et je vous le déclare, la vie de Lucile est en danger.

DELORMEL, avec effroi.

En danger! Sa vie est en danger! (Se calmant tout à coup.) Mais non, non, je vous comprends, monsieur, tout cela n'est que ruse et mensonge... (Avec ironie.) Lucile est malade, mais vous pouvez la guérir! Lucile est en danger, mais vous pouvez la sauver! J'appellerai auprès d'elle nos plus illustres praticiens, je payerai leurs soins de ma fortune, de ma vie s'il le faut.

LUCIEN.

D'autres sauront combattre une souffrance physique, mais ce qui tue Lucile, monsieur, c'est une douleur morale.

DELORMEL.

Je ne crois plus aux douleurs morales qui tuent, puisque vous et moi nous vivons encore.

LUCIEN.

Vous oubliez qu'une victime a succombé déjà.

DELORMEL, avec force.

Si vous voulez que je vous écoute, monsieur, ne prononcez jamais son nom.

LUCIEN.

Quand Lucile a vu mourir sa mère, elle a pu comprendre tout ce qu'elle perdait en elle. L'amour du plus tendre père n'aurait pas suffi à combler le vide immense qui s'était fait autour de l'orpheline. Vous ne pouvez pas aimer cette enfant, monsieur, je le sais. (Delormel s'assied à gauche.) Mais le droit impitoyable dont vous vous êtes armé, vous créait au moins des devoirs... ces devoirs les avez-vous remplis?... Non, toujours seule, abandonnée, elle n'avait auprès d'elle pour l'aider à marcher dans la vie, que le dévouement d'un vieillard. Toujours tremblante devant l'homme dont elle porte le nom, n'osant lui confier ni ses pensées ni ses souffrances, Lucile est parvenue à l'heure d'une crise terrible, que j'avais prévue déjà, lorsqu'autrefois je la disputais toute petite à la mort... A cette heure fatale, me disais-je alors, elle aura pour la défendre la tendresse de sa mère, elle aura mes soins, mes veilles. — L'heure prévue a sonné, et Lucile n'avait plus sa mère, et j'étais loin d'elle. Un miracle seul pouvait la sauver, ce miracle, Dieu l'a fait, Lucile a aimé.

DELORMEL, à part.

Lucile!...

LUCIEN.

Heureuse et fière de son choix, elle allait vous avouer le secret de son cœur, quand vous lui avez brusquement annoncé que vous aviez disposé d'elle. — Lucile n'a pas même essayé de vous résister. — Mais sentant se briser son dernier espoir, elle est tombée mourante à vos pieds... et vous n'avez rien vu, rien compris... Mais j'ai tout deviné moi, et j'ai promis à Lucile qu'elle serait à celui qu'elle aime.

DELORMEL, avec colère.

Vous avez promis... Vous! vous!... Oh! c'est maintenant surtout que ce mariage décidé par moi aura lieu!...

LUCIEN.

Vous ne m'avez donc pas entendu quand je vous ai dit que ce mariage, c'était pour Lucile le désespoir, la mort peut-être... Vous oubliez donc que vous me devez compte à moi de la vie de cette enfant...

DELORMEL.

Je n'en dois compte qu'à Dieu!

LUCIEN, prêt à éclater.

Ah! tenez, monsieur, ne me tentez pas, il me suffirait d'un mot pour renverser tous vos projets... ce secret qui me brûle le cœur, ce secret toujours prêt à m'échapper, je le dirai, monsieur, si vous m'y forcez, je le dirai à Lucile, à cet homme à qui vous la voulez sacrifier, je le dirai à tout le monde.

DELORMEL.

Si vous n'êtes pas le dernier des hommes, vous vous garderez bien de flétrir une mémoire que j'ai laissée, moi, sainte et vénérée dans le cœur de Lucile... Où vous conduirait, d'ailleurs, un scandaleux éclat?.. admettez que je vous laisse le temps de déshonorer encore une fois ma maison, qu'arrivera-t-il?... je dirai, moi, que vous êtes un calomniateur; et on me croira, un infâme, et on me croira, et j'aurai pour moi plus que l'appui de la loi, j'aurai l'opinion publique... vous avouerez à Lucile la honte de sa naissance; mais elle repoussera avec horreur le lâche insensé qui, devant tous, viendra jeter l'insulte sur la tombe de sa mère.

LUCIEN.

Oh! cet homme me rendra fou!... que faut-il donc que je fasse, Seigneur, pour sauver mon enfant, faut-il me traîner à vos pieds, m'y voilà!! (Il tombe à genoux.) Tenez, monsieur, je ne menace plus, je vous prie à deux genoux... voyez, je n'ai plus de colère, je n'ai que des larmes.. Monsieur, vous n'êtes pas un homme méchant.. le malheur a aigri votre âme... j'ai mérité votre haine, oui! oui! je le comprends, mais... elle, elle... ah! faites-la vivre, monsieur, faites-la heureuse... et je lui dirai que vous êtes bon et généreux... je lui dirai qu'elle doit vous bénir, vous aimer, vous, vous... son père... oh! oui! oui! son père!

DELORMEL, froidement.

Votre voiture vous attend, monsieur...

LUCIEN, avec rage.

Assassin! assassin!... c'était donc pour la tuer que tu m'as volé ma fille?...

DELORMEL.

Malheureux!... (Il va s'élancer sur Lucien, quand la porte du pavillon s'ouvre; Lucile paraît et descend les marches lentement.) Lucile!!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE, avec un calme affecté, et allant à Delormel.

Je ne m'étais pas trompée, mon père, quand de loin il m'avait semblé reconnaître votre voix : je vous croyais avec M. Desparville, dont Jérôme vient de m'annoncer l'arrivée, et que vous devez, m'a-t-il dit, me présenter aujourd'hui même comme mon mari.

DELORMEL.

Jérôme vous a dit vrai Lucile.

LUCIEN.

Ah! ce mariage.

LUCILE, vivement.

S'accomplira, monsieur.

LUCIEN.

Comment?

DELORMEL.

Que dit-elle?

LUCILE, à Delormel.

Choisi par vous, M. Desparville doit être digne de celle qui porte votre nom... J'avais un moment rêvé un autre avenir que celui que votre sollicitude me préparait... c'est un rêve de jeune fille que j'oublierai... que j'ai déjà oublié.

DELORMEL, à part.

Est-ce qu'elle nous écoutait?

LUCILE, à Lucien.

Merci, docteur, d'avoir retardé votre départ pour plaider une cause que j'abandonne moi-même, partez sans crainte, Monsieur, sur le sort de votre malade.

DELORMEL, à part.

Ce trouble, cette émotion en lui parlant!

LUCILE, à Lucien.

Elle gardera, croyez-le bien, une éternelle reconnaissance de ce que vous vouliez faire pour elle!! Cette reconnaissance ne finira qu'avec sa vie..

DELORMEL, à part.

Elle nous écoutait!...

LUCIEN, serrant Lucile dans ses bras.

Chère Lucile!!

DELORMEL, éclatant.

Misérable! tu lui as tout dit, elle sait tout!

LUCIEN, quittant Lucile et à Delormel.

Comment! que dites vous?

DELORMEL.

Je dis que tu m'as ravi ma dernière illusion, que tu m'as volé mon dernier bonheur!! et que maintenant il faut que je te tue!

LUCILE, tombant à genoux.

Ah!

LUCIEN, à Delormel.

Un duel! ah! merci! mon Dieu! (A Lucile.) Ma fille, tout à l'heure tu seras libre ou bien je serai mort! Marchons!! (Ils sortent vivement.)

LUCILE.

Mon père! grâce, grâce! au secours, au secours!...

JÉRÔME, sortant du pavillon.

Qu'est-ce qu'il y a?

LUCILE, hors d'elle.

Il y a... il y a qu'ils sont là (Elle montre la droite du parc.) qu'ils vont... Ah! mon Dieu! ayez pitié! ayez pitié!

JÉRÔME.

Mais parle donc?

LUCILE.

Mon père! entends, Lucien! mon père!... il va le tuer!

JÉRÔME.

Le tuer!! (On entend un coup de pistolet.)

LUCILE, poussant un cri.

Ah! mort! il est mort! (Elle chancelle et tombe dans les bras de Jérôme.)

JÉRÔME, à genoux et la soutenant.

Lucile, mon enfant! (Lui mettant la main sur le cœur.) Rien! rien! (Pleurant.) Allez, tuez-vous, égorgez-vous, pour vous disputer c't' enfant-là! le bon Dieu l'a prise pour lui tout seul!

ACTE V.

La chambre de Lucile. Au fond, une alcôve fermée par des rideaux de mousseline; un guéridon est auprès d'un côté, et de l'autre, un fauteuil. Sur le lit, caché par les rideaux, est Lucile, pâle et immobile. A droite une porte, et une fenêtre. Un pan coupé. A gauche, premier plan, une cheminée sur laquelle sont posés deux flambeaux allumés, pendule et vases; une causeuse devant. Dans le pan coupé à gauche, une porte. A droite, premier plan, un guéridon et une chaise auprès. Entre la fenêtre et la porte de droite est placée une toilette sur laquelle est une glace à main.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉROME, assis dans un fauteuil au pied du lit de Lucile; il pleure la tête dans ses mains, puis relevant la tête.

Pauvre enfant!... Je savais bien que je l'aimais, mais je ne croyais pas que c'était à ce point-là!... Ah! c'est que je ne croyais pas non plus que tu partirais la première! C'est tout ce qui m'attachait à la vie que je perds en toi! pourquoi donc alors que le bon Dieu me laisse sur la terre? C'est le chagrin qui me l'a tuée!... elle a cru que son père était mort!.. Son père! Mais elle ne savait pas ce secret-là! ton cœur l'avait donc deviné, pauvre enfant! Mais ton cœur aurait dû te dire que Lucien n'était que blessé!... Il l'ont emporté évanoui là, en face, à l'auberge. Monsieur Delormel est quasiment fou de désespoir, et monsieur Desparville le tient enfermé chez lui... en sorte qu'il n'y a que moi pour veiller auprès d'elle!... (On frappe doucement à la porte de droite.) On a frappé.

(Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

JÉROME, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, à la porte.

C'est moi, monsieur Jérôme.

JÉRÔME.

Que veux-tu?

FRANÇOIS.

Je viens vous demander si vous voulez que ma fille ou ma femme vous relève de votre triste veille?

JÉRÔME.

Non, je garderai l'enfant jusqu'à la fin, comme j'ai gardé la mère!

FRANÇOIS.

En ce cas, monsieur Jérôme, je n'ai plus qu'à vous remettre ce billet qui est pour vous.

JÉRÔME.

Une lettre... je n'ai affaire à personne, moi! je ne connais plus personne, à c't' heure.

FRANÇOIS.

C'est, je crois, du médecin...

JÉRÔME.

De monsieur Landry, qu'on attend pour constater...

FRANÇOIS.

Non, de monsieur Lucien!

JÉRÔME.

De Lucien... donne, donne et va-t-en.

(François sort.)

SCÈNE III.

JÉROME, seul.

Ah! c' cher Lucien, il doit être désespéré! (Il va s'asseoir sur la causeuse pour lire la lettre.) « Mon bon Jérôme, ma blessure est peu dangereuse... rassure donc notre ange bien-aimé. » (Parlé.) Mais il ne sait donc rien? Mon Dieu! il ne sait rien!... (Lisant.) « Dis à » Lucile que je veux la voir avant de m'éloigner, je veux lui » dire un dernier adieu! » (Parlé.) Oui, un dernier adieu... oh! oui, un dernier adieu!... (Lisant.) « Fais briller une lumière sur » le balcon de sa fenêtre, ce signal m'avertira qu'elle m'attend » et que je peux venir!... » (Jérôme prend un flambeau posé sur la cheminée et va le présenter à la fenêtre.) Oui, oui, pauvre père, elle t'attend, tu peux venir. Ça serait un crime à moi de l'empêcher de la voir encore.

(Pendant ces mots, il s'est approché de la fenêtre et présenté la lumière. Delormel est entré de gauche et s'est agenouillé près du lit. Jérôme l'aperçoit.)

SCÈNE IV.

JÉROME, DELORMEL.

JÉRÔME, posant le flambeau sur la toilette.

Lui! lui!

DELORMEL.

Pardonne-moi, Lucile!... Lucile, pardonne-moi! (Il se relève et vient s'asseoir sur la causeuse.)

JÉRÔME, allant à lui.

Pourquoi êtes-vous venu, monsieur?

DELORMEL.

Pourquoi?... Est-ce que j'aurais dû m'éloigner d'elle un seul instant? Mais maintenant je ne la quitte plus!... Laisse-moi... laisse-moi seul ici...

JÉRÔME, troublé.

Vous... voulez rester ici, monsieur?

DELORMEL.

Je le veux!

JÉRÔME.

Mais c'est impossible!

DELORMEL.

Personne ne m'arrachera d'ici!

JÉRÔME, s'oubliant.

Lui! lui!! (Delormel relève la tête et le regarde. Jérôme à part.) Lui, qui va venir!... s'ils se retrouvent en présence. . ici...

DELORMEL, à Jérôme.

Lui!... qu'allais-tu me dire... de lui?

JÉRÔME.

Moi!... je...

DELORMEL.

Il va venir, n'est-ce pas?...

JÉRÔME.

Non, non, il ne le faut pas,

DELORMEL.

Il va venir! (Il sonne.)

JÉRÔME, troublé et à part.

Qu'est-ce qu'il va faire?... Ordonner qu'on le chasse!... (A Delormel.) Non, non! monsieur Delormel... ça n' serait pas d'un chrétien!

LE DOMESTIQUE, *entrant de gauche.*

Que désire monsieur?

DELORMEL, *au Domestique.*

Veillez à ce que personne ne se tienne ni dans le petit salon, ni dans le couloir qu'il faut traverser pour se rendre ici... Laissez ouverte la porte qui communique au jardin... Allez.

(Le Domestique traverse lentement et sort par la droite.)

JÉRÔME, *stupéfait.*

Ouverte... Mais vous permettez donc?...

DELORMEL, *pleurant.*

Est-ce qu'il n'est pas son père, lui!... J'ai bien pu lui ravir ses droits devant les hommes... je ne le pouvais pas devant Dieu!...

(Le jour revient lentement à la rampe.)

JÉRÔME.

Mais... vous voir face à face... là... devant elle!...

DELORMEL.

Autrefois, Jérôme, la haine et la jalousie débordaient de mon sein à la vue de cet homme; mais une tombe s'est fermée sur la femme qu'il m'avait enlevée, et ma jalousie s'est éteinte... La terre va recouvrir bientôt l'enfant qu'il me disputait, et ma haine ne doit pas lui survivre... Sur chaque tombe qui se ferme, de sa main invisible, Dieu écrit le mot: Pardon!... Monsieur Lemonnier peut venir, Jérôme; je ne lui disputerai pas le droit de pleurer sur elle!...

JÉRÔME.

Bien, ça, monsieur, bien, ça... Le voilà!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *entrant de droite.*

Jérôme... (Apercevant M. Delormel.) Monsieur Delormel...

DELORMEL.

Ne vous étonnez pas de ma présence, monsieur; la vôtre n'a plus rien qui m'irrite.

LUCIEN.

Un pareil changement!... Je venais, monsieur, adresser à Lucile un dernier adieu. Je pars aujourd'hui même, je quitte cette maison pour n'y jamais revenir... Monsieur, si vous avez été, avec justice, je l'avoue, sans pitié pour moi, je vous demande de ne pas être sans pitié pour elle...

DELORMEL.

Que signifie?...

LUCIEN.

Ne refusez pas de la rendre heureuse...

DELORMEL, *bas à Jérôme.*

Heureuse!... Mais il ignore donc?...

JÉRÔME, *même jeu.*

Il ne sait rien.

DELORMEL, *même jeu.*

Rien... Oh! le malheureux!...

LUCIEN.

Vous ne me répondez pas, monsieur... Me permettez-vous de la voir? me permettez-vous de l'embrasser?...

DELORMEL.

La voir!... l'embrasser!... Mais elle...

LUCIEN.

Eh bien?...

DELORMEL, *à part.*

Oh! je l'ai bien haï, cet homme!... mais je n'ai pas le courage de lui dire cela.

(Il cache sa tête dans ses mains et [illegible]

LUCIEN.

Comment... il pleure! lui! lui!... (Avec effr[illegible] malheur!... (Allant à Jérôme.) Jérôme, que se passe-t-il [illegible]... Tu pleures aussi, toi, toi!... (A Delormel et à Jérôme.) Je veux voir ma fille, entendez-vous, je veux voir ma fille!...

(Il court vers la porte de gauche.)

JÉRÔME.

Bon Dieu! prenez pitié de lui!...

(Il tombe accablé sur la chaise près du guéridon de droite.)

LUCIEN, *redescendant et à Delormel.*

Où est-elle, monsieur? où est-elle?

DELORMEL, *qui, en se levant, s'est appuyé sur la cheminée.*

Là!...

(Il montre le lit.)

LUCIEN.

Là! malade!... Lucile!... (Il s'élance vers le lit, ouvre les rideaux, se penche sur Lucile et jette un cri déchirant.) Morte! morte! (D'une voix sombre et après un temps.) Dieu punit donc la faute des pères jusque dans leurs enfants!... (A Delormel.) Ah! vous aviez raison, monsieur, vous pouviez me permettre de l'embrasser encore une fois!... (Il prend la main de Lucile.) Ma fille! ma fille! pauvre ange bien-aimé! j'allais me condamner pour toi à un exil éternel... je venais offrir mon bonheur en échange du tien... ma vie tout entière en échange de ta t... (Il s'arrête brusquement, se penche sur Lucile et met la main sur son cœur, puis redescend en scène très-troublé.) Jérôme... monsieur... je...

DELORMEL.

Qu'avez-vous donc?...

(Lucien, sans lui répondre, retourne auprès de Lucile et l'observe attentivement.)

LUCIEN, *pouvant à peine parler.*

Monsieur... qui... quel médecin a constaté sa mort?...

DELORMEL.

Quel médecin?...

JÉRÔME.

Personne... Monsieur Landry n'est pas encore venu...

LUCIEN, *quittant Lucile.*

Pas encore! pas encore!... Mais alors... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (Regardant autour de lui d'un œil hagard.) Ah! (Il saisit le miroir à main, s'élance auprès de Lucile et le place au-dessus de sa bouche.)

DELORMEL.

Que fait-il donc?

LUCIEN, *après un temps, et leur montrant le miroir que le souffle de Lucile a légèrement terni.*

Ah!... là!... là!...

DELORMEL.

Un souffle a terni ce miroir!...

LUCIEN.

Elle... elle... elle... existe!... elle existe!...

DELORMEL.

Elle existe!... Lucile! ma fille!... (Il court au lit.)

LUCIEN, *a déposé le miroir, et repousse Delormel.*

Attendez donc pour me la reprendre, que Dieu nous l'ait rendue!...

(Delormel, Lucien et Jérôme sont près du lit et observent Lucile.)

JÉRÔME, *à Lucien.*

Mais vous êtes bien sûr!...

LUCIEN, *palpant Lucile.*

Oui, elle existe; mais il y a là un poids qui l'étouffe, qui la tue... mais chaque soupir peut être le dernier... Dans un instant... dans une minute... elle peut cesser de vivre!...

DELORMEL.

Ah! vous êtes médecin, vous!...

LUCIEN, *hors de lui et quittant le lit.*

Médecin, oui, je le suis!... Il faut... voyons... voyons... Il faut!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... ma science, mes longues études, tout m'échappe!... C'est ma fille, voyez-vous, et je ne sais plus rien!...

DELORMEL.

Monsieur, monsieur, rappelez votre raison!...

JÉRÔME.

Au nom du ciel, calmez-vous!...

DELORMEL.

Songez à elle!...

LUCIEN, *faisant un puissant effort.*

Eh bien! oui!... oui!... attendez!... attendez!... (Se passant la main sur le front et se redressant.) Je serai fort!... je le veux!... (Puis prenant dans son habit une trousse dont il tire une lancette et une bande.) Ce n'est plus ma fille!... c'est une créature de Dieu qui va mourir!... Je ne suis plus père!... je suis médecin!... je suis médecin!...

(Il retourne auprès du lit de Lucile. Moment d'anxiété de Delormel et de Jérôme.)

FRÉDÉRIC, *en dehors.*

Lucile!... Lucile!... (Frédéric paraît à la porte de droite.)

JÉRÔME, *l'empêchant d'entrer.*

N'entrez pas!... n'entrez pas!...

FRÉDÉRIC, *le repoussant.*

Vivante ou morte, je veux la voir!...

DELORMEL, allant à lui et l'empêchant d'approcher.

Restez... monsieur... restez là!...

(Moment de silence, après lequel Lucien pousse un cri de joie étouffé.)

DELORMEL.

Qu'y a-t-il?...

LUCIEN, montrant Lucile qui respire et se soulève lentement en regardant autour d'elle.)

DELORMEL, courant à la tête de son lit.

Lucile!... mon enfant!..

LUCILE, fixant Lucien, qui est tombé assis dans le fauteuil au pied du lit.)

Mon père!... mon père!...

DELORMEL.

Ah! c'est pour lui qu'a été le premier cri de son âme!...

LUCIEN, embrassant sa fille.

Oh! ne nous séparez pas encore!...

LUCILE.

Nous séparer!... (A Delormel d'une voix suppliante.) Non!... non!...

DELORMEL, s'éloignant du lit.

Mademoiselle Delormel est morte... Gardez votre enfant, monsieur!...

JÉRÔME et FRÉDÉRIC.

Ah!...

LUCIEN, à Delormel en s'éloignant du lit.

Ni à vous, ni à moi, monsieur!... (Prenant Frédéric par la main et le faisant passer près du lit.) A son mari!...

(Frédéric tombe à genoux auprès du lit, Lucien presse la main de Jérôme, Delormel regarde ce tableau.)

FIN

Paris.—Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



MÉDÉE

TRAGÉDIE

D'APRÈS EURIPIDE

PAR

HIPPOLYTE LUCAS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON, LE 20 JUIN 1855

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CRÉON.	MM FLEURET.	LA NOURRICE DE MÉDÉE.	DESSAINS.
JASON.	REY.	LES ENFANTS DE MÉDÉE.	
MÉDÉE.	Mmes TOSCAN.	JEUNES FILLES DE CORINTHE.	
CRÉUSE.	PÉRIGA.	PEUPLE, GARDES.	
ISMÈNE, compagne de Créuse.	NIVELLE.	UN MESSAGER.	

La scène se passe à Corinthe.

ACTE I.

A droite, le palais de Créon. — A gauche, le temple de Diane. — Au fond, une statue de Diane et un bois sacré.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, SERVITEURS DE CRÉON.

(Les Serviteurs, préparés pour une chasse, sont couchés sur les degrés du temple et dans le bois.)

CRÉON.

Allons, allons, debout! déjà la fraiche aurore
Pose ses pieds légers sur les monts qu'elle dore.
Tout s'anime : l'oiseau fait entendre sa voix,
Et les daims par troupeaux errent au sein des bois.

(Les Serviteurs se lèvent.)

Que la chasse s'élance autour de cette enceinte
Consacrée à Diane, et qu'on fasse à Corinthe
Fumer un pur encens en l'honneur des grands Dieux!
Que tout prenne en ce jour un aspect radieux!

(Les Serviteurs s'éloignent des deux côtés.)

SCÈNE II.

CRÉON, CRÉUSE, sortant du palais.

CRÉON.

Crois-moi, rassure enfin ton âme intimidée.

CRÉUSE.

Je frissonne toujours en songeant à Médée.
Lui ravir son époux! être unie à Jason!

CRÉON.

Médée ignore tout; elle est auprès d'Éson
Dans Iolcos.

CRÉUSE.
Mon père, on connaît cette femme;
Le soupçon tout à coup peut entrer dans son âme.
Je crains son art.

CRÉON.
L'hymen une fois accompli,
Jason la forcera par la peur à l'oubli.
J'ai connu ce héros au printemps de son âge.
Tout en lui, dès alors, marquait son grand courage.
Le tyran Pélias, à peine couronné,
Avait vu son pouvoir par Delphes condamné.
L'oracle était conçu dans ces termes : « Redoute
» Quiconque, dépouillé d'une sandale en route,
» Viendra dans tes États. » On aperçut, un jour,
Un jeune homme aux traits purs comme ceux de l'Amour;
D'une lance de fer sa main était armée.
Est-ce Apollon ou Mars? dit la foule charmée.
Qui donc est-il? Eut-on jamais des traits plus beaux?
Sa chevelure éparse en ondoyants anneaux
Descendait sur son cou; sa tunique avec grâce
Dessinait un corps fait pour la guerre ou la chasse.
Pélias arriva sur son char, et le vit.
Son air, comme la foule, aussitôt le ravit.
Dès qu'il eut remarqué son unique sandale,
Renfermant en lui-même une crainte fatale,
Le roi lui demanda : « Que viens-tu faire ici?
» Quel est ton nom? » Jason lui répondit ainsi :
« J'ai vingt ans, et Chiron instruisit mon enfance.
» Je viens (et son regard était plein d'assurance),
» Seul, sans être souillé d'un acte criminel,
» Réclamer en ce lieu le sceptre paternel.
» Éole à ses enfants donna cette contrée.
» Mais un usurpateur, l'âme avide, égarée,
» Dépouilla mes parents, les soumit à sa loi.
» Je me nomme Jason; l'usurpateur, c'est toi. »
Pélias, confondu, rentra dans sa demeure :
La foule, à qui toujours la fierté plaît, sur l'heure
Conduisit le héros vers Eson tout surpris.
Pélias, le voulant éloigner à tout prix,
Sachant combien la gloire est chère à la jeunesse,
Lui proposa d'unir l'élite de la Grèce
Pour aller à Colchos ravir la toison d'or.
Les dangers les plus grands entouraient ce trésor;
La perte de Jason paraissait décidée,
Quand Vénus le sauva, par l'aide de Médée.
Cet appui de Vénus, à sa mâle beauté,
Il le dut; plus que lui nul ne l'a mérité.

CRÉUSE.
Jason, je le sais trop, gracieux et sévère,
Ressemble aux immortels que notre amour révère.
On m'a dit que, marchant fier et l'œil plein de feu,
Par plus d'une Déesse il fut pris pour un Dieu.
Je l'aime, mais je n'ose avouer ma tendresse.
Ces jours-ci, j'ai cherché Diane chasseresse,
J'ai visité son temple et parcouru le bois.
Elle, qui m'enseignait à porter le carquois
Lorsque dans nos vallons parfumés de sa grâce,
Ses nymphes à sa suite, elle menait la chasse,
Mon père, elle a semblé dédaigner tous mes pas.
A de telles rigueurs je ne m'attendais pas.

CRÉON.
A ses autels, avant que la chasse commence,
Va donc pour tes amours implorer sa clémence;
Tes compagnes ici viennent avec des fleurs;
Va, ma fille, mêler tes guirlandes aux leurs.
(Il rentre dans le palais.)

SCÈNE III.

CRÉUSE, JEUNES FILLES, ISMÈNE.

(Les Jeunes Filles portent des corbeilles de fleurs. Elles viennent du palais et des deux côtés du théâtre.)

CRÉUSE.
Approchons-nous du temple avec reconnaissance.
Célébrons la Déesse, à la triple puissance,
Qui règne sur la terre, aux cieux, dans les enfers,
Bienfaisante aux mortels sous ses aspects divers.
Honneur, honneur à toi, Diane chasseresse,
Qui te plais à fouler les gazons de la Grèce!
Honneur, honneur à toi, Phœbé, sœur d'Apollon,
Dont la clarté se glisse au plus sombre vallon!
Honneur, honneur à toi, qu'on aime et qu'on redoute,
Hécate que Pluton comme un oracle écoute!
Mêlons sur ses autels la rose au frais jasmin,
Austère, elle permet les plaisirs de l'hymen.
(Créuse, après son invocation, ramène ses compagnes sur le devant du théâtre.)
Tendres vierges, l'amour tôt ou tard nous réclame:
Tout retrace à nos yeux le destin de la femme.
Le lierre de nos champs, au flexible rameau,
Se flétrit, s'il ne trouve un soutien dans l'ormeau.
Pour vivre il a besoin de cette rude écorce.
On voit toujours s'unir la faiblesse à la force.
Quand la vigne à son tour rencontre un ferme appui,
Rien ne peut l'empêcher de se suspendre à lui.
La Vierge douce et faible est le lierre ou la vigne.
Il nous sied de choisir un époux noble et digne.
Le flambeau nuptial peut briller dans nos mains,
L'amour, maître des dieux, l'est aussi des humains.

ISMÈNE.
O fille de Créon, de tant de dons ornée,
Nous consacrons pour toi cette belle journée.
Notre main sur la route où le char doit passer
A prodigué les fleurs, et nous venons placer
Aux colonnes du temple une blanche guirlande.
Diane, reçois donc notre commune offrande.
(Ismène entre dans le temple avec ses compagnes.)

SCÈNE IV.

CRÉUSE.

Jour suprême! je puis me livrer sans effroi,
Jason, au doux penchant qui m'attire vers toi.
O désirs inquiets, vague et douce espérance,
Remplie également de joie et de souffrance!
Longs soupirs retenus, rêves inachevés!
De la terre et des cieux vous êtes approuvés.
Jason!...

SCÈNE V.

CREUSE, JASON.

JASON.
Je vous rencontre, enfin, pour vous apprendre
Que mon cœur prend à vous l'intérêt le plus tendre;
Que la raison d'État n'a pas réglé mon choix.
J'aimai, quand je vous vis, pour la première fois...
Votre père avec lui m'associe à l'empire,
Mais vous êtes le bien auquel Jason aspire.
Si votre âme est contrainte et cède au seul devoir,
Que m'importe des rois l'inutile pouvoir?...

CRÉUSE.
Jason, il convient mal à la vierge timide,
Dont la pudeur n'a pas cessé d'être le guide,
D'exprimer d'autre vœu que la soumission;
Cependant je pourrais louer cette union,
Si les noms d'Hypsipyle, hélas! et de Médée,
Ne venaient tourmenter ma mémoire obsédée.
Toutes deux ont reçu votre hommage éclatant;
L'univers le sait bien, Jason est inconstant.

JASON.
Créuse, par le ciel qui me voit et m'écoute,
Je ne mérite pas cet injurieux doute.
Hypsipyle à Lemnos m'enchaîna quelques jours,
Mais non pas comme épouse, et ces folles amours,
Vénus, que l'île entière avait alors contre elle,
M'ordonna de les rompre et me fit infidèle.
Cette déesse (en vain je ne prends pas son nom)
Apparut à mes yeux comme autrefois Junon,
Quand près d'un fleuve, aidant à ma force épuisée,
Junon me transporta sur la rive opposée...
Je conviens que Médée a fait beaucoup pour moi.
A ma reconnaissance encor plus qu'à ma foi
Elle dut notre hymen; mais son affreux génie
A jeté dans mon âme une horreur infinie.
Telle qu'une Euménide attachée à mes pas,
Sinistre, elle assombrit jusques à ses appas...
Son amour inquiet n'exhale que la plainte;
Au lieu de la tendresse, elle inspire la crainte,
A force d'en prévoir attirant les malheurs...
Je ne la vois jamais, le front orné de fleurs,
Souriante, et sans soins du destin qui va suivre,
Le plaisir dans les yeux, s'abandonner à vivre.
Cependant, si je sais le secret de l'amour,
Les serpents, les dragons et l'infernale cour,
Les pleurs, ne valent pas la joue épanouie,
Rose dont notre vue est toujours réjouie.
Que j'estime bien plus votre fraîche beauté!
Votre ignorance même est une volupté.
Gardez cette magie, et comme les abeilles,
Les désirs voleront à vos lèvres vermeilles...

CRÉUSE.
Accents d'amour dont rien n'a jamais approché,
Quel cœur barbare et dur ne serait pas touché,
Quand vous vous exhalez d'une voix étouffée,
Plus doux que les accords de la lyre d'Orphée?
(Fanfares.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON, sortant du palais.
La chasse va s'ouvrir : le signal du départ
Vient de s'en faire entendre; allons y prendre part.
(On apporte à Créuse un arc et des flèches. La scène se remplit de serviteurs du roi. Les compagnes de Créuse sortent du temple avec Isméno. Départ pour la chasse.)

SCÈNE VII.

MÉDÉE, SES ENFANTS, LA NOURRICE.

(L'entrée de Médée se fait à gauche par le premier plan, à la fin de la sortie générale, des deux côtés du palais et du temple dans le fond.)

MÉDÉE, à la Nourrice.
Après avoir vaincu cette affreuse tourmente,
Nous abordons enfin sur la rive écumante...
Va, sache si ce port nous saura protéger :
Reviens ensuite ici.
(La Nourrice s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

MÉDÉE et SES ENFANTS.

Qu'on souffre à voyager !
On sent combien la vie est fragile, éphémère!
Rien n'est plus effrayant pour le cœur d'une mère
Que de voir sur des fronts qu'elle a tant caressés
Les flots tumultueux, en leurs jeux insensés,
Jeter leur blanche écume, alors que dans l'espace
Ils semblent provoquer le nuage qui passe...
(Elle va s'asseoir sur un banc de gazon, placé à peu de distance du temple, sur le premier plan.)
C'est un si frêle abri que ces légers vaisseaux,
Depuis peu confiés à la merci des eaux!
Hercule, tout d'abord, oui, mes enfants, Hercule
(La crainte, après cela, n'a rien de ridicule)
Hésita d'y monter. Jason eut plus de cœur.
Le premier, votre père y mit un pied vainqueur.
Le premier, pour chercher de lointaines contrées,
Il s'ouvrit sur la mer des routes ignorées,
Sans redouter son bruit, son agitation,
Sans témoigner enfin la moindre émotion...
Mon art est tout-puissant, mais Neptune est terrible :
C'est un dieu dont la force est presque irrésistible.
De ses coups violents vous tenant à l'écart,
En voyant son pouvoir, j'ai douté de mon art.
En vain de mes deux bras je couvrais vos deux têtes;
Neptune enviait-il de si rares conquêtes?
Il redoublait d'efforts, et moi, les yeux sur vous,
J'ai frissonné d'effroi non moins que de courroux.
(Elle se lève en serrant ses enfants dans ses bras.)

SCÈNE IX.

MÉDÉE, LA NOURRICE.

MÉDÉE.
Eh bien! quelle est la ville où nous sommes?

LA NOURRICE, effrayée.
Corinthe.

MÉDÉE.
Corinthe! ô sort heureux !... Que vois-je? Quelle crainte
A troublé tes esprits? Quoi! Jason n'est-il plus?

LA NOURRICE, avec trouble.
Il vit encor...

MÉDÉE.
Pourquoi ces pas irrésolus?...
Parle... Une autre aurait-elle obtenu sa tendresse?
Eloignons ces enfants.
(Elle fait entrer ses enfants dans le temple.)

LA NOURRICE.
O ma pauvre maîtresse!

SCÈNE X.

MÉDÉE, LA NOURRICE.

MÉDÉE, avec une violence subite.
Comment la nomme-t-on? dis...

LA NOURRICE.
Créuse est son nom.

MÉDÉE.
Créuse! Se peut-il? La fille de Créon!

LA NOURRICE.
Il l'épouse.

MÉDÉE.
Il l'épouse!... Une pareille audace?
La race de Sisyphe attenter à ma race!
On verrait quelque jour, ô crime sans pareil!
Ses neveux s'égaler aux neveux du soleil!

LA NOURRICE.
De vos plaintes, madame, apaisez l'amertume;
Le mal n'est pas toujours si grand qu'on le présume.
Le devoir et l'honneur, surtout votre beauté,
Feront rougir Jason d'une infidélité.

MÉDÉE.
Hypsipyle à Lemnos, hélas! abandonnée,
Témoigne de sa foi publiquement donnée,
Quoi qu'il ait pu prétendre afin de m'attirer
En des nœuds que ma main se plut trop à serrer.
Ne la quitta-t-il pas aux clartés des étoiles,
Livrant au gré des flots ses serments et ses voiles?
J'eus tort de l'écouter, de le croire à mon tour :
On ne se défend pas contre un premier amour.
Tu sais, tu fus témoin des élans de son âme;
Tu sais ce qu'il montra de hardiesse et de flamme
Dans un temple désert, hors des murs de Colchos,
Temple dont ses soupirs tourmentaient les échos...
(A voix basse en entraînant la nourrice sur le devant du théâtre.)
Souviens-toi de sa voix pleine de tant de charmes;
De ses yeux attendris d'où s'échappaient des larmes.
A mes pieds, entourant mes genoux de ses bras,
Avec quelle puissance il retenait mes pas!
Comme il savait, instruit à vaincre un cœur rebelle,
Me prier d'être bonne autant que j'étais belle!
L'astre des nuits sur nous répandait sa clarté;
Quelle vierge eût alors plus que moi résisté?
Je promis tout. Vénus aidait à ma défaite.
Vénus, qui l'aime, avait assuré ma conquête.
Je fus par elle (un pacte était sans doute entre eux)
Destinée à subir son caprice amoureux.
Lorsque, grâce à mon art, dont j'usai pour sa gloire,
Il eut vu s'accomplir une étrange victoire,
Il disait, m'emportant avec la Toison d'or,
Qu'elle n'était pour lui que le moindre trésor.
Je le suivis heureuse, et lorsqu'en Phéacie
Des vents impétueux l'haleine radoucie
Nous permit d'aborder, l'Hymen à nos désirs
Prodigua les faveurs de ses féconds plaisirs...
(Les Enfants de Médée paraissent sur les degrés du temple. Elle fait signe à la Nourrice d'aller les rejoindre.)

LA NOURRICE.
Ah! dans quels souvenirs se complait sa pauvre âme!
(Elle entre dans le temple avec les Enfants.)

SCÈNE XI.

MÉDÉE, seule.

Tu créas le malheur quand tu créas la femme,
Jupiter! Il nous faut acheter à grand prix
Un maître injurieux; et lorsque son mépris
Nous ôte pour jamais le charme de la vie,
A changer de lien une loi le convie...
Le divorce à lui seul prodiguant tous ses dons
L'honore, et nous flétrit si nous le demandons
Oh! que n'ai-je employé cet art de la magie
Dont, toute jeune encor, j'essayais l'énergie,
A connaître l'époux que je devais choisir!
Que n'ai-je à cette épreuve occupé mon loisir!
Dans les nœuds imprudents d'un précoce hyménée
La vierge compromet toute sa destinée.
L'homme se soumet-il sous un joug caressant?
L'hymen est le lever d'un astre éblouissant,
Au jour riant et pur; mais que sa main repousse
La chaîne qui d'abord lui paraissait si douce :
Tout bonheur va dans l'ombre alors s'anéantir...
Quand sa maison l'ennuie, un homme en peut sortir;
Il a pour dissiper les soucis de son âme
Mille soins étrangers. Au contraire, une femme
Retirée et craignant l'œil du monde moqueur,
Voit croître ses chagrins dans le fond de son cœur;
On ose encor trouver notre plainte insensée!
Nous vivons sans périls au sein du gynécée,

Dit-on, et nos époux, les armes à la main,
Suivent les lois de Mars, ce guerrier inhumain.
La souffrance est à nous aussi notre partage.
Sans vouloir faire tort à leur mâle courage,
J'aimerais beaucoup mieux, si j'en avais le choix,
Combattre incessamment qu'enfanter une fois.

SCÈNE XII.

MÉDÉE, ISMÈNE, accourant.

MÉDÉE, à elle-même.

Quel bruit! Qu'arrive-t-il?

(Elle se retire du côté du temple.)

ISMÈNE, à des Femmes et à des Serviteurs qui sortent du palais.

O la funeste chasse!
Au cortége royal Créuse avait pris place,
Et l'aspect d'un lion effrayant son coursier,
Son char s'est renversé dans un étroit sentier.
Le lion a couru vers elle, et sa narine
Déjà de la princesse effleurait la poitrine.
Tous les crins hérissés, l'œil avide de sang,
Sur elle il étendait sa griffe en rugissant,
Quand Jason a soudain, prompt à toucher la terre,
Du terrible animal détourné la colère.
Le lion s'est jeté sur son fier agresseur.
Jason de sa crinière a sondé l'épaisseur;
On les a vus tous deux, dans une horrible étreinte,
Serrés l'un contre l'autre, en face de Corinthe.
Jason, enfin vainqueur, a traîné le lion
D'un bras ensanglanté jusqu'aux pieds de Créon.
Tout le peuple admirait cette lutte inouïe.
On apporte au palais Créuse évanouie,
Tandis que dans les airs mille cris éclatants
Célèbrent le héros...

MÉDÉE, à part.

Allons, j'arrive à temps.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CRÉUSE, soutenue par ses compagnes.

MÉDÉE, à part.

Ma rivale en mes mains!

(Haut aux Jeunes Filles, en leur remettant une petite cassolette pleine de parfums.)

Tenez, qu'elle respire
Ce parfum qui pénètre au ténébreux empire,
Sait endormir la Parque et suspendre ses coups.
Je réponds de sa vie; allez, retirez-vous.

(Étonnement des Jeunes Filles. Après avoir assis Créuse sur le banc de gazon et lui avoir fait respirer le parfum de la cassolette, elles se retirent comme fascinées par le geste impérieux de Médée.)

ISMÈNE, en se retirant la dernière.

Est-ce une déité redoutable ou propice?

(Les Jeunes Filles rentrent dans le palais.)

SCÈNE XIV.

MÉDÉE, CRÉUSE.

MÉDÉE.

Sachons si de Jason son cœur est le complice.

CRÉUSE, d'une voix faible.

Où suis-je? J'ai touché les bords de l'Achéron,
J'ai vu s'en approcher la barque de Caron.
Il m'appelait déjà, lorsqu'aux enfers ravie,
J'ai retrouvé soudain la lumière et la vie.
Qui donc du noir séjour détourne mon regard?

MÉDÉE.

Moi.

CRÉUSE.

Quel est votre nom?

MÉDÉE.

Tu le sauras plus tard.
Un lion s'élançait vers toi, tout plein de rage,
Quand Jason a tué cette bête sauvage.

CRÉUSE.

Jason!

MÉDÉE, à part.

Ce nom-là seul a fait battre son cœur.

(Haut.)

Ainsi Jason du monstre est demeuré vainqueur?

CRÉUSE.

C'est lui que j'invoquais en tombant!

MÉDÉE, à part.

Elle l'aime!

(Haut.)

D'autres chasseurs pourtant, et ton père lui-même,
Se tenaient près de toi.

CRÉUSE.

Oui, vous avez raison;
Mais je ne sais pourquoi je n'ai vu que Jason.

MÉDÉE, à part.

Elle n'a vu que lui!

CRÉUSE.

Les Dieux m'ont entendue!

MÉDÉE.

Sans ce vaillant secours Créuse était perdue?

CRÉUSE.

Jason est le plus fort, le plus grand des mortels.

MÉDÉE, avec ironie.

Jason pour cet exploit mérite des autels,
N'est-ce pas? Et moi, rien; moi, qui l'ai ressaisie
Sur le seuil des enfers!

(Elle reprend avec violence des mains de Créuse la cassolette. A part.)

Silence, ô jalousie!
Ne te révèle pas!

CRÉUSE, se levant et s'approchant de Médée.

Ah! madame, pardon!
Mais, encore une fois, quel est donc votre nom?

MÉDÉE.

Médée.

CRÉUSE, reculant avec effroi.

O Dieux! Médée!

MÉDÉE, avec douceur.

Un héros magnanime,
O Créuse! un sauveur, a droit à ton estime.
Écoute-moi, pourtant. Préviens un grand danger
Ne laisse pas l'amour sous ses lois te ranger.

CRÉUSE.

Madame...

MÉDÉE.

De l'amour combats la violence;
Vois le guerrier : prend-il le bouclier, la lance,
Quand l'ennemi déjà dans les murs est entré?
Plus de défense alors, au joug il est livré.
Si l'on agit trop tard, les ressources sont vaines.
Créuse, un feu subtil court dans toutes les veines.
Par de froides sueurs le corps est traversé,
On tremble comme l'arbre où le vent a passé;
La langue est enchaînée et le visage est pâle,
On soupire et l'on croit que son âme s'exhale.
Voilà comme je fus et comme tu seras
Si l'amour te soumet... Mais tu le combattras...

CRÉUSE.

Ces conseils... Je n'en dois recevoir que d'un père,
Madame, et sans chercher si je crains ou j'espère
L'hymen que tout un peuple a désiré pour moi,
Vous devriez penser qu'obéir est ma loi.
Ces conseils...

MÉDÉE.

Il suffit. On s'approche, Créuse,
Ma propre expérience, hélas! est mon excuse.
Nous reprendrons bientôt un si grave entretien.

(Elle entre dans le temple.)

CRÉUSE, seule.

Est-ce une vision? Et quel trouble est le mien!

SCÈNE XV.

CRÉUSE, CRÉON, JASON.

CRÉON.

Viens, oh! viens sur mon cœur, ma fille bien-aimée.

JASON, qui a vu Médée entrer dans le temple.

Une femme s'enfuit, et mon âme alarmée
A cru voir...

CRÉON.

Ma Créuse, à ton libérateur
Rends grâce et de ton rang abaisse la hauteur.
Sans honte, à ses genoux, baise la main sacrée
Qui d'un si grand péril t'a si bien délivrée.

CRÉUSE, se cachant dans les bras de son père.

O mon père!

CRÉON.

Pourquoi la rougeur de ton front?
Comme si mon pouvoir t'imposait un affront!

CRÉUSE.

Un affront!

JASON.

Ah! cessez d'exiger un hommage
Que l'on ne doit qu'aux Dieux.

CRÉON, à Créuse.
Tu changes de visage;
Une ombre de ta joue a pâli les couleurs :
Ma fille, de tes yeux je vois couler des pleurs.
Qu'as-tu? Parle.

JASON.
Quoi?

CRÉON.
Parle.

CRÉUSE, avec trouble.
O mon père! Médée...

CRÉON.
Médée!... eh bien?

JASON.
Médée!...

CRÉUSE.
Oh! non, fatale idée!
Elle me poursuivra sans cesse désormais.
Fuyez, Jason, fuyez!

JASON.
Qui, moi? vous fuir? jamais!

CRÉON.
Parle, je te l'ordonne, explique ta pensée.

CRÉUSE.
Je ne puis. Ma poitrine est encore oppressée;
Je me sens défaillir.

JASON.
Que veut dire cela?
(Avec force.)
Médée est donc ici?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MÉDÉE ET SES ENFANTS, sur les degrés du temple.

MÉDÉE.
Oui, Jason, la voilà!
Médée et tes enfants assisteront aux fêtes
De ce nouvel hymen qu'a former tu t'apprêtes.
Vainement ta prudence employa tous ses soins
Pour retenir ailleurs de semblables témoins.
(Elle descend et s'avance de quelques pas.)
En partant d'Iolchos et voguant vers Corinthe,
Malgré ton ordre, mais sans soupçonner de feinte,
Je cherchais un époux trop lent à revenir.
(Avec ironie, en regardant Créuse).
Je conçois qu'il ait pu perdre mon souvenir.
Si, dans son grand palais, protégé par Minerve,
Créon n'a pas pour moi quelque place en réserve,
Qu'il me laisse ce temple : il me doit bien cela.
Nous serons à l'autel : oui, Jason, nous voilà.
(Médée remonte sur les degrés du temple. Créon fait quelques pas vers elle, mais Jason l'arrête.)

ACTE II.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, CRÉUSE.

CRÉON, sortant du palais avec sa fille.
Je ne veux pas garder, hôte imprudent, coupable,
Au seuil de mon palais ce monstre abominable!
Ses forfaits ont lassé les mortels et les Dieux :
Tolérer sa présence est se rendre odieux.

CRÉUSE.
Mon père, ses enfants ne sont pas ses complices.
Gardez de consommer d'injustes sacrifices.
J'obéis à votre ordre en épousant Jason,
Laissez-moi m'occuper du soin de sa maison;
Laissez-moi, dans ses bras, selon vos vœux placée,
Adopter ses deux fils.

CRÉON.
Non; demande insensée!
Je connais trop Médée, et son souffle empesté
Pervertirait leur cœur jusques à ton côté.
Oui, tu réchaufferais, ma fille, en ta chimère,
Des serpents tout gonflés du venin de leur mère...
Avec elle, Créuse, il faut les exiler.

MÉDÉE, dans l'intérieur du temple.
Hélas! hélas! je souffre!

CRÉUSE.
Écoutez-la parler!

MÉDÉE, dans l'intérieur du temple.
Maudit soit le moment où je vous donnai l'être,
Enfants, fruits de mon sein, engendrés par un traître!

CRÉUSE, se rapprochant.
Mon père, elle maudit ses enfants!

CRÉON.
Cœur d'airain!
Ma fille, en sa poitrine il ne bat rien d'humain.
Retire-toi, Créuse; évite sa présence :
Je reviendrai bientôt la réduire au silence.
Je ne suis pas de ceux qu'on effraye aisément.
Mais Jason doit connaître un tel emportement.
(Il sort à droite, Créuse rentre dans le palais.)

SCÈNE II.

MÉDÉE, LA NOURRICE, sortant du temple.

LA NOURRICE.
Cachez dans votre sein un dangereux mystère.

MÉDÉE.
Le mal est bien léger lorsque l'on peut le taire.
Je puis tout entreprendre. Oh! j'ai déjà pensé
Aux philtres séduisants que m'enseigna Circé.
Je sais, je sais brûler du laurier et de l'orge,
Interroger les flancs de l'oiseau qu'on égorge
Sur l'autel de Vénus; agiter dans ma main,
En invoquant l'ingrat, une sphère d'airain;
Broyer près du lézard la colombe ingénue,
Faire descendre enfin les astres de la nue!...
Si leur charme impuissant ne me rend pas Jason,
Je connais les effets du plus subtil poison.
Pieds nus j'allais chercher sur les monts du Caucase
Des plantes dont le suc au sein des eaux s'embrase.
Combien de fois j'ai vu de dangereux serpents,
Par un magique appel autour de moi rampants,
M'apporter le venin de leurs bouches sifflantes!
Médée a conservé le venin et les plantes.

LA NOURRICE.
La vengeance annoncée est détruite à moitié.

MÉDÉE.
Le silence sur nous attire la pitié.

LA NOURRICE.
Respectons le destin : chacun en est esclave.

MÉDÉE.
Il atteint qui le fuit et cède à qui le brave.

LA NOURRICE.
Redoutez avant tout un stérile transport!

MÉDÉE.
Laisse-moi.

LA NOURRICE.
Vous mourrez!

MÉDÉE.
Je désire la mort.
(Elle voit venir Créon.)
Créon!... pas un seul mot, toi qui m'as entendue!
Nourrice, si tu crains que je ne sois perdue.
(La Nourrice rentre dans le temple.)

SCÈNE III.

MÉDÉE, CRÉON.

CRÉON.
Femme au cœur plein d'audace, aux regards irrités,
Médée, écoute moi. Voici mes volontés.
Je bannis à jamais du pays où je règne
Tes deux enfants et toi. Partez sans délai.

MÉDÉE, avec un calme apparent.
Daigne
Sur un ordre absolu réfléchir un moment.
Ai-je donc mérité ce rude châtiment?

CRÉON.
Si tu l'as mérité!... J'admire ta demande.

MÉDÉE.
Es-tu juge, es-tu roi? Juge, entends. Roi, commande;
Mais ne m'écrase pas sous un arrêt maudit.

CRÉON.
Garde ta remontrance et fais ce que j'ai dit.

MÉDÉE.
Quand, au lieu de la loi, la force nous opprime,
Fût-elle juste au fond, la sentence est un crime.

CRÉON.
Médée et sa vertu...

MÉDÉE.
Laisse là ma vertu.

En quoi t'ai-je blessé? Pourquoi me bannis-tu?

CRÉON.

Je te crains. A quoi bon déguiser ma pensée?
On a raison de craindre une femme offensée.
Ma fille prend ta place auprès de ton époux;
Tu ne saurais le voir d'un œil paisible et doux.
Dans la magie, enfin, ta science est extrême,
Tu peux nuire, Médée, à ma fille, à moi-même;
C'est un acte imprudent et toujours reproché
Que de garder chez soi son ennemi caché.

MÉDÉE.

Ta franchise me plait; je pourrais la confondre.
Avec quelque raison j'aurais lieu de répondre
Que me prendre un époux quand il m'a tant coûté,
Ce n'est pas faire voir une rare équité;
Que c'est mal me payer d'avoir, par mon adresse,
Sauvé d'un grand danger l'élite de la Grèce,
Jason, Castor, Pollux, Orphée aux sons divins...
Cependant, tu le veux, ces mérites sont vains.
Mais tu crains que mon art à tes vœux ne s'oppose;
Ma triste renommée en est seule la cause:
Réfléchis. M'en irais-je attenter à tes droits
Parce que d'un héros ta vieillesse a fait choix
Pour donner un soutien à ton trône, à ta fille?
Je puis haïr Jason sans haïr ta famille.
La sagesse a guidé sans doute ton dessein;
C'est bien assez des maux que j'enferme en mon sein,
Sans que je prenne encor l'univers à partie.
J'ai besoin de repos; Médée anéantie
Demande, sans vouloir troubler vos jours sereins,
A cacher seulement sa vie et ses chagrins.

CRÉON.

Je ne m'attendais pas à te voir si tranquille,
Médée, et je te crains d'autant plus: de ma ville
Sors donc sans différer. Cette feinte douceur,
Je le pressens trop bien, cache quelque noirceur.
Pars, je l'ai résolu.

MÉDÉE, en s'inclinant.

Vois, soumise et confuse
Une fille de rois; au nom de ta Créuse,
Par tes genoux sacrés!...

CRÉON.

Rien ne me fléchira.

MÉDÉE.

Sans égard, sans pitié, Créon me bannira?

CRÉON.

La force, s'il le faut...

MÉDÉE, se relevant avec un mouvement de colère mal déguisée.

O roi, je t'en supplie,
Garde-t'en bien!

CRÉON.

Pars donc.

MÉDÉE, paraissant soumise et attendrie.

La journée accomplie,
Je partirai. Permets que j'aie encore un jour
Pour songer au départ, faire choix d'un séjour.
Je dois à mes enfants que leur père abandonne
Chercher un sûr asile. O roi, plus que personne
Tu comprendras cela, toi qui chéris les tiens:
Je pleure sur leurs maux, et non pas sur les miens.

CRÉON.

Médée, en t'exauçant, je commets une faute.
Cependant pour un jour je demeure ton hôte;
Mais si Phœbus demain te trouve en mes États,
La mort mettra le terme à tous tes attentats.

MÉDÉE.

Merci, merci, Créon. (A part.) Un jour! Clémence rare!
Contre tes ennemis c'est assez, roi barbare:
Ce qu'on voit le matin, le soir est-il debout?

(Elle rentre dans le temple.)

SCÈNE IV.

CRÉON.

Un jour! mon sang déjà d'impatience bout...
Ce jour sera bien lent à traverser l'espace,
D'autant que le soleil favorise sa race...
Avec de tels esprits l'indulgence est un tort.
Il n'est qu'un seul moyen d'en finir; c'est la mort.
Je suis trop faible, hélas! Je cède à la prière.
Je la trouve bien humble, elle autrefois si fière.
Elle m'a cru flatter peut-être, et ses raisons
Sous leurs détours subtils couvrent des trahisons.
Ne pourrait-on pas bien m'accuser de démence?
J'ai peur d'être puni de ma prompte clémence.

SCÈNE V.

CRÉON, JASON.

JASON, entrant à gauche.

Médée à s'éloigner a-t-elle consenti?

CRÉON.

Après quelques débats elle a pris son parti.
Avec ses deux enfants elle quitte Corinthe,
Ce soir.

JASON.

Pour mes deux fils j'ai conçu de la crainte.
Au pouvoir de leur mère ils ne resteront pas.
De ce royal séjour j'éloignerai leurs pas;
Je les ferai conduire en un coin de la Grèce,
Où le divin centaure éleva ma jeunesse.

CRÉON.

De nouveaux embarras vont surgir, je le crains.

JASON.

Je ne puis pas laisser mes enfants dans ses mains.

CRÉON.

Sur ce point, après tout, vous devez rester maître.
Mais elle paraît calme et nous trompe peut-être.
Médée à l'abandon ne peut s'accoutumer.

JASON.

Il faut céder au sort, j'ai cessé de l'aimer.

CRÉON.

Je comprends ses transports. Ni la fureur de l'onde,
Ni les vents déchaînés, ni la foudre qui gronde,
Dans leurs plus grands éclats n'excèdent en courroux
Une femme exposée aux mépris d'un époux.

JASON.

Je ne méprise pas sa beauté renommée;
D'un autre sentiment mon âme est animée.
On me met de moitié dans ses sanglants forfaits!
Médée! elle me nuit jusque dans ses bienfaits.
Son art de tout danger d'avance me délivre;
C'est en bravant la mort qu'on mérite de vivre.
Amoureux des exploits, amoureux du péril,
J'aurais pu, comme Hercule, honorer mon exil.
J'appris à son école à connaître la gloire.
Je fus son compagnon dans plus d'une victoire;
Bien des brigands encor, subtils comme Cacus,
A l'entour des cités n'ont pas été vaincus.
Combien, en se frayant des routes solitaires,
Emmènent nos troupeaux dans leurs sombres repaires!
J'ai hâte de punir tous ces aventuriers,
Effroi du laboureur, sans dieux hospitaliers,
Qui, n'ayant plus de biens et convoitant les nôtres,
Du fruit de leurs travaux dépossèdent les autres.

CRÉON.

C'est penser en héros, et malgré mes vieux ans,
Je me sens tressaillir à ces nobles élans.
Dans les temps précédents comme en ceux où nous sommes,
Toujours la calomnie insulte les grands hommes,
Leur faisant expier un destin glorieux,
De peur que les mortels ne s'égalent aux Dieux.
Elle s'attaque en vain à votre destinée.
Voyez Médée: à moi d'ordonner l'hyménée.

SCÈNE VI.

JASON, seul.

Oui, j'écoute à la fois l'honneur et la raison...
Qu'ai-je dit? Vain prétexte, indigne de Jason!
Créuse est mon désir, Créuse est ma chimère...
L'amour parfois la suit croyant suivre sa mère.
Créuse est une fleur dont les parfums naissants,
D'un trouble inexprimable enivrent tous mes sens.
Que la jeunesse est belle! Il n'est, il n'est personne
Qui reste aveugle et froid où sa splendeur rayonne;
Ah! lorsqu'un cœur naïf malgré lui se défend,
Quel charme de surprendre un aveu triomphant,
Un soupir, un coup d'œil timide, involontaire,
Et tout ce qui trahit le ravissant mystère
Dont l'austère pudeur commence à s'étonner
Quand la vierge désire et craint de se donner!
J'ai vu Junon, j'ai vu la pudique Diane,
Frissonnant au sortir de l'onde diaphane,
Redouter les regards de l'indiscret chasseur.
Minerve m'a souri d'un air plein de douceur.
J'ai vu Cérès passer dans nos guérets qu'elle aime,
Le front orné d'épis, comme d'un diadème.
Toutes je les connais; mais l'immortalité

D'un éternel éclat dore votre beauté,
Déesses, et de vous, seule la jeune Aurore
Pâle, aux feux du soleil s'anime et se colore;
Créuse lui ressemble, en son candide amour,
Souriant à l'hymen comme l'Aurore au jour!

SCÈNE VII.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE, *sortant du temple.*
O perfide Jason! je te trouve!

JASON.
O Médée!
Tu frémis de me voir... De courroux possédée,
A quels affreux excès vas-tu donc t'élever?
Moi, je viens te servir, je veux te le prouver.
De Corinthe, en ce jour, si tu te vois bannie,
Ne t'en prends qu'à toi-même et qu'à ton noir génie:
Partout, à ton approche, on redoute un péril;
Nul pays ne te veut; tu respires l'exil.
Je suis las de te suivre; à la fin je m'arrête.
Cependant jusqu'au bout ton destin m'inquiète.
Le roi, selon mon vœu, t'ouvrira son trésor;
Et quant à tes enfants...

MÉDÉE, *l'interrompant.*
C'en est trop! Prends l'essor,
O mon âme! et rappelle à son ingratitude
Ce que tu fis pour lui dans ta sollicitude...
O mon âme! en ce jour, dis à sa lâcheté
Tout ce que tu ressens pour tant d'indignité!
Quelle impudence, ô ciel! Ce n'est pas de l'audace,
Me trahir, et m'oser envisager en face!
Regarde-moi donc bien, homme infâme et pervers!
Remets en ton esprit mes services divers!
Quel Grec peut ignorer qu'à l'amour asservie
(Irrésistible amour!) je t'ai sauvé la vie?
Il te fallait au joug soumettre deux taureaux
Furieux et jetant du feu par les naseaux,
Et des dents d'un serpent, sur leur route enflammée,
Faire sortir soudain une moisson armée;
Un dragon tortueux gardait la Toison d'or,
L'œil vigilant toujours fixé sur son trésor.
Qui donc fit que devant une foule étonnée
Chaque taureau baissa sa tête résignée?
Qui fit, quand la charrue eut tracé ses sillons,
Croître et s'entre-tuer les naissants bataillons?
Ne fût-ce pas Médée? et dans ta dépendance
Elle se mit, hélas! sans montrer de prudence!

JASON.
Souviens-toi de ton frère égorgé par ton bras;
Ses membres dispersés...

MÉDÉE.
Arrêtèrent les pas
Du roi qui t'eût puni; puis, je rends à ton père,
Au noble et vieil Éson la jeunesse prospère.
Sous un sceptre oppresseur ton trône était resté,
Je songe à t'affranchir de ce joug détesté.

JASON.
Tu séduis sans pitié des filles trop crédules,
En leur montrant Éson, détruisant leurs scrupules,
D'un faux zèle pieux animant leurs couteaux.
Tu leur fais déchirer leur vieux père en lambeaux.

MÉDÉE.
Je te vengeai d'eux tous.

JASON.
Odieuse conduite!

MÉDÉE.
Tu reprenais ton sceptre et ton rang, sans la fuite.
Sont-ce là des bienfaits, ensanglantés ou non?
M'en accuserais-tu si tu m'aimais, Jason?
Le monde est tout rempli d'actions de la sorte;
On n'y peut pas marcher qu'un flot de sang ne sorte.
Les mortels y font-ils la moindre attention?
La loi de l'univers est la destruction.
Si notre mariage avait été stérile,
Je pourrais pardonner à ce divorce utile.
Mais je suis deux fois mère et je défends mes droits.
Jupiter règne-t-il? A-t-on fait d'autres lois?
Que se passe-t-il donc dans les cieux, sur la terre,
Pour qu'on change en divorce un désir adultère?
Les serments et l'honneur n'ont plus rien d'immortel:
N'est-ce plus cette main tant pressée à l'autel?
N'as-tu pas, au sortir de la demeure sainte,
Enlacé ces genoux d'une invincible étreinte?
Vains semblants de l'amour, hypocrites aveux!
Mais je veux être calme, oui, Jason, je le veux,
Je te ferai toucher au doigt ton infamie.
Dis, où faut-il que j'aille? Ai-je une terre amie
Prête à me recevoir? Irai-je dans Colchos
Demander un asile ou dans ton Iolcos?
Où puis-je aller? réponds, car dans toute contrée,
Qui voudra m'accueillir d'un époux séparée?
Un dernier conseil, tiens: cette lâche action
N'est pas propre à grandir ta réputation.
Qui me l'eût dit, ô ciel! l'or, ce métal funeste,
S'éprouve à quelque signe, et sa valeur s'atteste;
Mais par aucun moyen, pour comble de nos maux,
On ne peut d'un cœur vrai distinguer un cœur faux.

JASON.
Ta fureur a parlé. Comme un pilote sage,
J'ai replié ma voile au moment de l'orage.
Mais tu dois m'écouter, ô Médée, à mon tour.
La gloire te guida plus encor que l'amour.
La science orgueilleuse exaltait ta jeunesse.
Tu voulais que ton nom fût connu dans la Grèce.
La Grèce est éclairée, on y chérit les arts,
On y sait adorer Minerve autant que Mars.
Les dons de ton esprit, dons éminents et rares,
Se trouvaient mal à l'aise au milieu des barbares.
Tu cherchais à sortir de ton pays grossier;
C'est moi que tu suivis, m'ayant vu le premier.
Un autre à le servir t'eût trouvée aussi prompte.
De tes bienfaits ici m'énumérant le compte;
Tu ne réfléchis pas qu'ils m'ont fait plus de tort
Que ne m'en eût causé ma défaite ou ma mort.
Si, fugitif depuis, à deux doigts de ma perte,
J'accepte une alliance heureusement offerte,
J'agis avec sang-froid, non en homme éperdu,
Pour rendre à mes enfants le rang qui leur est dû.
Modère-toi, comprends que, sans biens, sans patrie,
C'est dans leur intérêt que je me remarie
Mes fils, j'éloignerai tous sentiments rivaux,
Trouveront des appuis dans leurs frères nouveaux.
Mes enfants, doux espoir de mes vieilles années,
Je vous préparerai de belles destinées!...

MÉDÉE, *à part.*
Il aime ses enfants: pour moi seule inhumain,
De son cœur désormais je connais le chemin.
(*Haut.*) Voilà donc tes projets! oh! la noble conduite!
O le cœur généreux! Je croyais que ma fuite
Était un châtiment; non, c'est une faveur.
Jason est mon soutien; Jason est mon sauveur.
Pourtant, outre l'effet des querelles jalouses,
Plus d'un abus se joint au changement d'épouses.
C'est jeter la discorde et les débats amers
Au milieu des enfants dont les droits sont divers.
La fraternelle paix leur refuse ses charmes.
Aussitôt qu'ils sont grands ils recourent aux armes.
Plus loin qu'on ne le croit on pousse l'attentat;
La famille est la base où repose l'État.

JASON.
Les droits seront distincts. Mes enfants, je les aime,
Ils prendront en tout lieu le rang que j'ai moi-même;
Les premiers nés, toujours favorisés du sort,
Conservent sur nos cœurs l'empire le plus fort.
Ne crains rien pour mon fils.

MÉDÉE.
Tu parles à merveille;
Tes discours ont le don de caresser l'oreille;
Mais ta rare éloquence est sans charme pour moi.
Quoi! tu ne rougis pas de ton manque de foi!
De ce royal hymen, que tu dis salutaire,
Ta pudeur aurait dû me cacher le mystère.

JASON.
Je préfère braver les transports furieux.

MÉDÉE.
Celle qui t'a sauvé peut te perdre encor mieux,
N'est-ce pas? Tu le crains?

JASON.
Moi, craindre pour ma vie!
De ma mort à l'instant ta mort serait suivie:
Tu ne le feras pas.

MÉDÉE, *à part.*
Sans ce funeste amour
Qui me retient encor, tu mourrais dès ce jour.

JASON.
Ne te fais pas traiter, Médée, en ennemie.
Je songe à ta fortune.

MÉDÉE.
Au prix de l'infamie!
Point de richesses, non! Mieux vaut la pauvreté,
Car les dons des méchants n'ont jamais profité.

JASON.
Ne te plains que de toi si le malheur t'accable.

MÉDÉE, avec ironie.
C'est moi qui te trahis, c'est moi qui suis coupable?
Moi qui cherche à Corinthe un indigne repos?

JASON.
Ne luttons pas ici tous deux d'amers propos.

MÉDÉE.
Oui, va-t'en retrouver la charmante Créuse.
Tu tardes bien longtemps, peut-être elle t'accuse.
Va l'épouser, mais crains, crains de te repentir;
Avec mes deux enfants je suis prête à partir.

JASON.
Tes enfants, je croyais te l'avoir fait comprendre,
Ne doivent pas te suivre.

MÉDÉE.
Ah! que viens-je d'entendre?
Peux-tu bien jusque-là pousser la trahison?
Veux-tu donc mettre à bout ma colère, Jason?
Oses-tu te jouer de ma douleur amère?
Sans pitié pour les fils, sans pitié pour la mère!

JASON.
Tu ne les reverras, j'en jure par les Dieux,
Que pour leur adresser tes éternels adieux.

MÉDÉE.
C'est bien.
(Jason entre dans le temple où il doit retrouver les Enfants.)

SCÈNE VIII.

MÉDÉE, seule.

Jason, Créuse, insensés que vous êtes!
La mort, la mort assiste aux plus joyeuses fêtes,
Le flambeau nuptial n'a pas encor brillé;
Mon lit par vos amours ne sera pas souillé.
A mon œuvre, à mon œuvre! O Diane sacrée!
Sous le surnom d'Hécate aux enfers vénérée,
Je t'invoque; il est temps. Tu connais bien ma voix,
Tu ne manquas jamais d'y répondre autrefois.
Viens, amène avec toi les noires Euménides,
Ces filles de la Nuit qui, de vengeance avides,
Dans les cœurs criminels font entrer les tourments!
Livre-leur un époux traître à tous ses serments!
Amène, amène encor leurs compagnes fatales,
La Rage et la Terreur, ces divinités pâles;
Qu'on les voie, agitant de lugubres flambeaux,
Embraser à la fois et la terre et les eaux!
Lui-même, épouvanté, que Jason fuie et traîne
Une existence en proie à la misère humaine!
Qu'une Harpie arrive alors qu'il aura faim!
Abandonné de tous, qu'il me regrette enfin!
Hécate! Hécate! Hécate! A moi! Le sol s'entr'ouvre...
L'empire de Pluton à mes yeux se découvre.
Voici déjà le Styx avec son vieux nocher:
Voilà Sisyphe en vain poussant son lourd rocher;
Digne aïeul de Créon, fondateur de Corinthe,
Sisyphe, avec plaisir j'entends d'ici ta plainte.
J'aperçois à sa roue Ixion attaché,
Tantale par la faim et la soif desséché.
Mais Hécate, fendant la foule qui la presse,
Hécate vient à moi... Sois bénie, ô déesse!
Je te suis aux enfers : si tu trompes ma foi,
Je veux lutter encor, ne restât-il que moi!
(Elle rentre dans le temple.)

ACTE III.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, sortant du palais.

Elle invoque à présent dans sa sombre énergie,
Celle de qui jadis elle apprit la magie;
Mais, Hécate, sa voix t'adjure impunément.
Les Enfers sont un lieu d'éternel châtiment,
Où, lorsque sur la terre on la voit sans refuges,
La justice s'exile à côté des trois juges.
Est-ce que Rhadamante, Eacus et Minos,
Qui de tout leur éclat dépouillent les héros,
Qui sans se démentir frappent les grands coupables,
A Médée aujourd'hui deviendraient favorables?
Non, non, j'ai plus de foi dans l'œuvre des Enfers.
Lorsque de la pudeur les autels sont déserts,
Lorsque la probité, lorsque l'honneur succombe,
L'homme de bien les suit au delà de la tombe;
Il s'en va retrouver, loin d'un impur séjour,
Les vertus dont son âme avait fait son amour.

SCÈNE II.

CRÉON, JASON, sortant du temple.

CRÉON.
Eh bien! Médée, eh bien?

JASON.
O roi! je l'ai laissée
Plus calme en sa douleur. Sa colère est passée :
Après avoir serré ses enfants sur son sein,
Elle a paru changer tout à coup de dessein :
Elle prétend fixer son séjour dans Athènes;
Dernièrement Égée est parti pour Trézènes.
La fille de Pithée avec lui va s'unir,
Il ne peut pas tarder longtemps à revenir.
Peut-être en ce séjour le verra-t-on descendre,
Médée en a l'espoir : elle semble l'attendre...
Égée accueillera noblement son exil.

CRÉON.
Dieux, faites que ce roi n'y voie aucun péril!

JASON.
Lequel?

CRÉON.
N'aura-t-il pas à redouter la guerre
Qu'Acaste, furieux du meurtre de son père,
Peut tourner contre lui?

JASON.
C'est possible en effet.
Mais un roi pèse-t-il ce que coûte un bienfait?
La guerre est trop souvent un malheur nécessaire :
Noir vautour, elle étend sur nous sa vaste serre;
Mais lorsqu'on prête au faible aide contre le fort,
Les Dieux nous savent gré d'un généreux effort :
Égée a pour Médée une amitié certaine,
Cessons de parler d'elle : un autre soin m'entraîne;
Que les soucis de moi s'éloignent en ce jour,
Créuse va venir. Je suis tout à l'amour.
(Un messager s'approche de Créon, et lui parle bas.)

CRÉON.
Le fils de Pandion, la nouvelle en arrive,
Le noble Égée aborde à notre heureuse rive;
Son vaisseau tout à l'heure est entré dans le port.

JASON.
C'est un dieu qui l'envoie à nous :

CRÉON.
Avec transport
Je cours le recevoir. Mais Créuse s'avance,
De l'amour, de l'hymen célébrez la puissance.
(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, ISMÈNE, LE CORTÉGE NUPTIAL.

JASON, à Créuse.
Venez, belle Créuse, et ne rougissez plus;
Venez, le peuple entier vous compare à Vénus,
Lorsque cette déesse, en s'élançant de l'onde,
Dès son premier regard souveraine du monde,
Respirait l'innocence, et pleine de pudeur,
Pour les plaisirs créée, en ignorait l'ardeur.
Relevez votre front, écartez ces longs voiles,
Vos beaux yeux que la Nuit envierait pour étoiles,
Répandront parmi nous la joie et la clarté.

AU CHŒUR DES JEUNES FILLES.
Chantez, chantez l'hymen, l'amour, la volupté...

ISMÈNE. (Déclamé.)
Dieu d'hymen, ô bel Hyménée,
Dieu d'hymen, heureux ravisseur,
Viens enchaîner leur destinée;
Viens, nous te cédons notre sœur.

Compagne qu'un époux implore,
Ton heure est venue : il est temps,
Épanouis-toi, comme Flore,
Au souffle embaumé du printemps.

Par l'Hymen la vierge accueillie
De son teint garde l'incarnat.
Ainsi l'amarante est cueillie
Sans rien perdre de son éclat.

De grâce et d'amour couronnée,
Résistant, mais avec douceur,
Elle est à toi, bel Hyménée,
Elle est à toi, Dieu ravisseur!

CRÉUSE.

O chant délicieux!... compagnes adorées,
Vous remplissez mon cœur d'émotions sacrées.
J'éprouve à vous entendre un pur enivrement;
Je ressens un frisson inconnu, mais charmant.
Hymen, Dieu ravisseur, toi dont l'autel m'attire,
Je reconnais tes lois, je cède à ton empire.
Allons... Mais qu'ai-je dit?... pardonne-moi, Pudeur!
As-tu fui loin de moi, virginale candeur?...

(Le cortége se dispose à se mettre en marche.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉDÉE, LA NOURRICE, LES ENFANTS, portant un diadème et un manteau de pourpre.

MÉDÉE.

Arrêtez!

JASON.

Ciel! Médée!

MÉDÉE.

Oui, mais soyez sans crainte,
Je vais quitter bientôt la ville de Corinthe.
Je cède à mon destin, et je viens devant tous
Dans vos charmantes mains remettre mon époux,
Princesse...

JASON.

Le Destin, qui règle toute chose,
Opère-t-il pour nous cette métamorphose?
Tu m'en vois étonné!

MÉDÉE.

Jason, j'ai réfléchi;
Sous la raison d'État mon orgueil a fléchi.
Je comprends qu'un monarque, au penchant de son âge,
Veuille se rattacher ton glorieux courage,
Compte les rejetons que tu peux lui donner;
Devant ces intérêts il se faut résigner.
Pardonne-moi, Jason : ma folle résistance
Ardente à t'offenser t'accusa d'inconstance.
Parmi les princes grecs tu ressaisis ton rang
En faisant alliance avec un roi si grand;
Tu peux servir encor nos enfants et moi-même.
Tu mets dans ta conduite une prudence extrême;
J'aurais dû, tout d'abord, m'associant à toi,
De ces hautes faveurs remercier le roi.
D'un premier mouvement l'âme n'est pas maîtresse,
Je suis femme et mon sexe est rempli de faiblesse.
On se laisse égarer, on ne raisonne pas.
Bien loin de ce pays j'irai fixer mes pas.
Que le ciel seulement épargne à ma misère
D'emporter en fuyant ton auguste colère!
Réconcilions-nous, je reconnais mes torts,
La sagesse, à la fin, succède à mes transports.

JASON.

Si l'amère ironie a dicté ton langage,
Tu n'y gagneras rien... Contre ce mariage,
Je dois t'en prévenir, tout éclat serait vain.
Si, par un heureux sort, ton esprit est plus sain,
On louera ta vertu.

MÉDÉE, à ses enfants.

Respectez votre père,
Mes enfants, jouissez ici d'un sort prospère.

(A Créuse.)

Gardez-les, gardez-les, princesse, auprès de vous,
D'une femme toujours les soins sont bien plus doux.
Pendant mon long exil soyez, soyez leur mère.
Autant et plus que moi vous leur deviendrez chère.
De leur attachement je vous réponds.

(Montrant le diadème et manteau de pourpre.)

Souffrez,
Pour vous récompenser des soins que vous prendrez,
Que je vous offre un don digne de cette fête.
Jason verra briller sa nouvelle conquête
De l'éclat dont jadis mon aïeul le Soleil
Me revêtit moi-même en un moment pareil.

(Elle prend le diadème.)

Acceptez ce présent.

CRÉUSE.

Un don si magnifique!
Ne vous dépouillez pas d'une parure unique.
De vos jeunes enfants, princesse, j'aurai soin
Sans qu'un riche présent...

MÉDÉE.

Je n'en ai plus besoin.
Tant d'éclat ne convient qu'au bonheur. Je vous donne
Ce superbe manteau; j'y joins cette couronne.

CRÉUSE.

Quel divin ornement! L'astre éclatant des cieux
Semble de sa splendeur y prodiguer les feux.
Mes yeux sont éblouis.

MÉDÉE.

Venez, je veux moi-même
Poser sur vos cheveux l'or de mon diadème.
Vulcain, c'est son ouvrage, en ces riches fleurons,
A su d'un feu céleste enfermer les rayons.

CRÉUSE.

Ah! princesse!...

MÉDÉE.

Il me sied, épouse abandonnée,
D'agir comme je fais pour être pardonnée.
J'eus tort, car c'est un tort d'attirer le mépris.

JASON.

Médée...

MÉDÉE, à Créuse.

A ces joyaux on trouvera du prix,
Princesse, en les voyant luire sur votre tête.

(Elle la couronne.)

Puissent-ils bien longtemps garder votre conquête!
Puissent-ils, car les dons touchent même les dieux,
Vous rendre à l'avenir mon nom moins odieux!

(Déployant le manteau.)

Sous ce tissu brodé par les Grâces peut-être,
Vos charmes aisément se feront reconnaître;
Vous n'avez pas besoin d'embellir vos appas,
La déesse toujours se révèle à ses pas.
Mais c'est une coutume établie en ce monde
Qu'à la grandeur du rang le vêtement réponde.
Souffrez que ce manteau s'attache autour de vous;
Sa splendeur attira bien des regards jaloux
Lorsque je le portais, alors heureuse et fière.

(Elle le met sur les épaules de Créuse.)

Qu'il ne vous rende pas comme moi trop altière,
Car il ressemble alors au manteau de Nessus,
Il brûle... Mais pourquoi m'arrêter là-dessus?
Les Dieux épargneront à votre âme modeste
Des tourments de l'orgueil le supplice funeste.

JASON, à part.

Le manteau de Nessus!

(Il fait un pas vers Médée.)

MÉDÉE, vivement.

Point d'augure fatal!
Créon, pour vous conduire à l'autel nuptial,
S'approche, et de Jason vers vous la main s'avance;
C'est mettre un trop long frein à son impatience.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON.

A l'autel de Junon, Égée, en un moment,
Viendra nous retrouver. J'ai son consentement,
Comme nous l'espérions, pour emmener Médée,
S'il la trouve à partir avec lui décidée.

MÉDÉE.

Oui... Mais, heureux époux, doucement embrassés,
Allez!

(Jason fait signe à la Nourrice de conduire les Enfants au palais, Médée, d'un air suppliant, se met entre Jason et ses Enfants.)

Oh! que mes fils sur mon cœur soient pressés!

SCÈNE VI.

MÉDÉE, LA NOURRICE, LES ENFANTS.

MÉDÉE, s'avançant sur le devant de la scène.

Va, tu n'atteindras pas la couche conjugale,
O Créuse! un poison de ce tissu s'exhale,
Un poison qui d'Hercule a dévoré les os.
Ta bouche veut en vain sourire à ton héros,
Car déjà la chaleur dans tes veines circule.
Un pas, un pas encore, et le feu qui te brûle
De ton sein virginal arrache un cri profond,

Et l'on voit s'enflammer la couronne à ton front!

(Elle ordonne à la Nourrice d'entrer dans le palais, et garde ses Enfants.)

SCÈNE VII.

MÉDÉE, les Enfants.

Mes enfants... embrassez, embrassez votre mère,
Pauvres et chers enfants!... ô destinée amère!...
Après bien des tourments soufferts jadis pour vous,
Vous étiez devenus mon espoir le plus doux.
Je vous voyais grandir, et, mère fortunée,
Je vous rêvais d'avance un heureux hyménée.
Je me voyais vieillir sans accuser les Dieux,
Vous ayant près de moi pour me fermer les yeux.
Dois-je les entraîner de contrée en contrée,
Maudits et maudissant une vie abhorrée?
Seriez-vous outragés par les rois ennemis,
Esclaves nés, hélas! à tout tyran soumis?
Mieux vaut, mieux vaut la mort pour punir votre père,
Pour qu'un remords le ronge ainsi qu'une vipère!
Ma meilleure vengeance est ce cruel trépas.
Mourez donc, mes enfants!

(Elle tire son poignard pour frapper ses enfants.)

Ne me regardez pas!
Détournez votre front... plus, non, plus de caresses,
Allez, j'ai bien assez de mes propres faiblesses!
Ne m'ôtez pas ma force... Oh! donnez-moi vos mains,
Que je les baise encor! Délices des humains,
Enfants!... Par quel lien plus puissant que tout autre
La fibre maternelle est unie à la vôtre?
Le cœur me manque, hélas! mes bras sont retombés;
Blonds cheveux, rayons d'or au soleil dérobés,
Noble maintien, beaux traits, haleine fraîche et pure,
Combien vous me troublez! O voix de la nature,
Médée encor t'entend; sortons, enfants, sortons,
Sur le vaisseau d'Égée embarquons-nous, partons!
Venez, venez!

(Elle entraîne ses Enfants.)

SCÈNE VIII.

CRÉON, CRÉUSE, JASON, le Cortège

CRÉUSE, portant la main à son front.
Hélas!

CRÉON.
Qu'as-tu donc?

CRÉUSE.
Je l'ignore.

JASON.
Créuse!

CRÉUSE.
Un feu secret m'entoure et me dévore.
(Jason et Créon la soutiennent dans leurs bras.)
Oui, je brûle!

JASON.
Enlevons sur-le-champ le manteau!

CRÉUSE, après avoir fait des efforts pour ôter le manteau.
Arrêtez, arrêtez! car ma chair en lambeau
Se déchire. A mon sein cette étoffe s'attache!
Laissez-moi, laissez-moi! c'est mon cœur qu'on arrache!

CRÉON.
Ma fille!

JASON, à la Nourrice, qui reparaît sur le seuil du palais.
Où sont mes fils?
(La Nourrice lui fait signe que Médée a emporté ses Enfants.)
(A un Garde.) Otez-lui mes enfants!
Allez: qu'on les arrache à ses mains! Dieux puissants,
Sauvez-les! (Le Garde entre dans le temple.)

CRÉUSE.
C'est la mort!

CRÉON.
O fille infortunée!
Ma Créuse, à la mort es-tu donc condamnée?
Sous les yeux de ton père elle vient te ravir!
Qu'elle nous prenne ensemble, afin de s'assouvir.
Je veux, ô chère enfant! je veux, si tu succombes,
Pour ne pas rester seul, qu'on élève deux tombes.

JASON.
L'Olympe approuve-t-il ce sacrifice affreux?

CRÉUSE.
O mon père! ô Jason! ô trépas douloureux!

JASON.
Créuse, ma Créuse!

CRÉUSE.
Ah! craignez cette flamme!

JASON.
Moi, j'en veux embraser et mon corps et mon âme;
Mais l'infâme Médée au malheureux Jason,
Pour qu'il souffre encor plus, épargne son poison.

CRÉUSE.
Viens! si ton existence est hors de ses atteintes,
Si je n'ai plus pour toi de si terribles craintes,
Presse-moi dans tes bras, je bénis son dessein.
Que je meure appuyant ma tête sur ton sein!
Fidèle à la pudeur, j'ai caché ma pensée,
Mais la mort a ses droits, la contrainte est chassée;
L'aveu que tu voulais, Jason, je puis l'oser:
Je t'aime! Viens, reçois mon âme en un baiser!

JASON.
Au nom de tous les Dieux que mon amour implore,
Créuse, ne meurs pas!... Créuse, attends encore...

CRÉUSE, d'une voix mourante.
Le filet de la mort est sur moi suspendu.
(Elle tombe dans les bras de son père, qui s'agenouille près d'elle et demeure plongé dans la plus profonde douleur.)

PREMIER ENFANT, dans le temple.
Ma mère, épargne-moi!

DEUXIÈME ENFANT, dans le temple.
Grâce!

JASON.
Qu'ai-je entendu?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, MÉDÉE, sur le seuil du temple.

MÉDÉE.
Jason, rappelle-toi la sanglante barrière
Qui s'éleva jadis entre nous et mon père!

JASON, s'avançant vers elle avec fureur.
Mes enfants, mes enfants!...

MÉDÉE.
Vois-les, traître, à tes pieds,
Par toi-même et non pas par moi sacrifiés.
De ce meurtre effrayant n'accuse pas leur mère.
Ma main les a tués, mais les crimes d'un père
Ont guidé mon poignard; vois-les: je te défends,
Car tu les souillerais, d'embrasser tes enfants!
(Elle lui montre ses Enfants immolés dans l'intérieur du temple.)
Je porterai leurs corps loin de ces lieux infâmes,
Dans les bois de Junon, protectrice des femmes.

JASON, avec abattement.
Mes enfants, mes enfants! (Avec indignation.) Qu'on lui donne la mort!

MÉDÉE, étendant vers eux son poignard ensanglanté.
Gardes, n'avancez pas: mon art est le plus fort.
(Bruit de tonnerre, éclairs. — Les Gardes demeurent immobiles.)

JASON.
Son pouvoir nous enchaîne. O lionne altérée
Du sang de tes deux fils! créature abhorrée
Des hommes et des Dieux, monstre de cruauté!
Ton nom sera l'effroi de la postérité!

FIN.

Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot 64.

En Vente chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS.

Les Trois Mousquetaires...... 1 vol. 1 50
Vingt ans après........ — 2 »
Le Vicomte de Bragelonne... — 4 50
Le Comte de Monte-Cristo..... — 3 60
Le Chevalier de Maison-Rouge. — 1 10
La Reine Margot............ — 1 50
Ascanio.................. — 1 30
La Dame de Montsoreau...... — 2 20
Amaury.................. — » 90
Les Frères corses........... — » 50
Les Quarante-Cinq.......... — 2 20
Les Deux Diane............ — 2 »
Le Maître d'Armes.......... — » 90
Le Bâtard de Mauléon...... — 1 80
La Guerre des Femmes..... — 1 50
Mémoires d'un Médecin. — Joseph Balsamo............ — 3 50
Georges.................. — » 90
Une Fille du Régent......... — 2 »
Impressions de voyage (Suisse) — 1 10
Midi de la France.......... — » 90
Une Année à Florence...... — 1 50
Le Corricolo.............. — » 90
La Villa Palmieri.......... — 1 30
Le Speronare.............. — » 90
Le Capitaine Aréna......... — 1 10
Les Bords du Rhin.......... — » 90
Quinze jours au Sinaï...... — 1 50
Le Véloce.............. — 1 50
De Paris à Cadix.......... — » 70
Cécile..................... — » 00
Sylvandire................. — » 00
Fernande.................. — 1 30
Le Chevalier d'Harmental..... — 1 10
Isabel de Bavière........... — » 70
Acté..................... — » 70
Gaule et France............ — 2 20
Le Collier de la Reine....... — » 70
La Tulipe noire............ — » 50
La Colombe. — Murat...... — 1 80
Ange Pitou............... — » 50
Pascal Bruno.............. — 1 10
Othon l'Archer............. 1 vol. » 50
Pauline.................. — » 50
Souvenirs d'Antony.......... — » 70
Nouvelles................. — » 50
Le Capitaine Paul.......... — » 50
Gabriel Lambert............ — » 70
Olympe de Clèves........... — 2 60
Catherine Blum............ — » 70
La Femme au collier de velours — » 70
Le Testament de M. Chauvelin. — » 70
Conscience................. — 1 30
Jehanne la Pucelle. — Praxède. — Pierre le Cruel......... — » 90
La comtesse de Salisbury..... — 1 50
Les Mariages du père Olifus... — » 70
Le Pasteur d'Ashbourn....... — 2 20
Les Mille et Un Fantômes.... — » 70

ALBÉRIC SECOND.

La Jeunesse dorée........... — » 50

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Veau d'Or.............. — 2 40
Le Lion amoureux.......... — » 30

LÉON GOZLAN.

Les Nuits du Père Lachaise.... — 1 10
Le Médecin du Pecq......... — 1 30

EUGÈNE SUE.

Les Sept Péchés capitaux..... — 5 »
Chaque ouvrage se vend séparément.
L'Orgueil................. — 1 50
L'Envie................... — » 90
La Colère................. — » 70
La Luxure................. — » 70
La Paresse................ — » 50
L'Avarice................. — » 50
La Gourmandise............ — » 50
Les Enfants de l'Amour...... — » 00
La Bonne Aventure.......... — 1 50
L'Institutrice............. — » 00

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Une Veuve de la Grande Armée. — » 00

FÉLIX DERIÈGE.

Les Mystères de Rome........ 1 vol. 1 75

ÉLIE BERTHET.

Antonia.................... » 90

CHARLES DE BERNARD.

La Femme de 40 ans....... — » 20
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion................. — » [illegible]0
L'Anneau d'Argent.......... — » 50

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert.. — 1 [illegible]0

PAUL FÉVAL.

Le Fils du Diable............ — 3 »
Les Amours de Paris......... — 1 75
Les Mystères de Londres...... — 3 »

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII... — 1 10

ALPHONSE KARR.

Sous les Tilleuls............ — » 90
Fort en Thème.............. — » 70

MÉRY.

Héva..................... — » 50
La Floride................. — » 70
La Guerre du Nizam......... — 1 »

EUGÈNE SCRIBE.

Carlo Broschi............... — » 50
La Maîtresse anonyme........ — » 30
Judith ou la Loge d'Opéra.... — » 30
Proverbes.................. — » 70

MUSÉE CONTEMPORAIN

A 20 CENTIMES LA LIVRAISON.

A. DE LAMARTINE.

Graziella.................. 1 vol. » 60
L'Enfance.................. — » 50
La Jeunesse................ — » 60
Geneviève, hist. d'une servante — » 70
La Vie de Famille........... — » 50
Régina.................... — » 50
Histoire et Poésie........... — » 50

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

Marguerite ou deux amours.. — » 90

THÉOPHILE GAUTIER.

Constantinople.............. — 1 30

HENRY MURGER.

Scènes de la Vie de Bohême... 1 vol. 1 50
Le Souper des funérailles..... — » 50
Le Bonhomme Jadis.......... — » 30
Les Amours d'Olivier......... — » 30
Madame Olympe............ — » 50
Le Manchon de Francine...... — » 30
La Maîtresse aux mains rouges. — » 30

CHAMPFLEURY.

Les Grands Hommes du ruisseau. — » 60

MÉRY.

Le Bonheur d'un Millionnaire.. — » 50
Un Acte de Désespoir......... — » 50
Le Château d'Udolphe........ — » 50
Simple Histoire............. — » 70
Les Nuits sinistres........... — » 50

CHARLES DE BERNARD.

L'Innocence d'un Forçat...... 1 vol. » 30
Une Aventure de Magistrat.... — » 30
Le Gendre................. — » 50
La Cinquantaine............ — » 50

ALEX. DUMAS fils.

La Dame aux Camélias........ — 1 30
Le Prix de Pigeons.......... — » 50
Césarine.................. — » 50
Un Paquet de Lettres........ — » 50

JULES SANDEAU.

Sacs et Parchemins.......... — » 90

EUGÈNE SUE.

Gilbert et Gilberte.......... — 3 »

Paris. — Typographie Morris et Cie, rue Amelot, 64.